VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 22 SEPTEMBRE 1914 NUMERO 19

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTE

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

NOTRE DEVOIR

On peut différer sur le mode d'exécution, mais tous, quoi que prétende une presse anglaise mal informée, s'accordent sur le devoir du Canada dans la lutte de la France et de la Grande Bretagne pour la civilisation et contre la barbarie allemande.

Si le monde civilisé, tout entier, a le devoir de coopérer à l'écrasement de l'Allemagne et même à sa disparition du nombre des grandes nations, il est certaines des possessions autonomes de l'Angleterre qui ont un devoir plus spécial et commandé par leur intérêt vital et la nécessité pour elles de ne point passer sous une autre domination et de maintenir toujours vives et pures ces sources de lumière et de culture que sont la France et la Grande Bretagne. De ce nombre est le Canada et tout particulièrement le Canada français.

Le Canada n'a pas encore une existence complète par lui-même et rien ne fait prévoir qu'il l'aura d'ici longtemps. Il est actuellement rattaché à la Grande Bretagne, comme dominion autonome, il est vrai, néanmoins possession britannique. Ainsi on ne saurait dire que ses intérêts sont séparés de ceux de l'Angleterre. S'ils le sont sur certains points, ils viennent sur d'autres en un si intime contact qu'ils sont inséparables et qu'une action commune s'impose. On peut déplorer la guerre actuelle. C'est une monstruosité et dont le lourd poids retombe sur la tête de l'empereur d'Allemagne. Mais elle est engagée et il n'y a plus qu'une chose à faire: écraser l'Allemagne, aider les Alliés à sauver la civilisation contre cette nouvelle invasion de barbares. Et pour y parvenir, il semble que l'effort de tous ne sera pas de trop. Il importe pour le bien-être de l'humanité de hâter autant que possible cet écrasement.

Aider les Alliés, c'est pour nous un devoir auquel nous ne pouvons nous soustraire. Nous en avons accompli la première partie en assurant la paix intérieure de ce pays et toutes ses voies de communications d'une importance vitale et pour le transport au besoin des troupes anglaises d'extrême orient et pour le ravitaillement de l'Angleterre. Cela n'est pas suffisant dans les circonstances actuelles. En présence de la grandeur et de l'importance de cette guerre, le Canada, par son parlement, a décidé d'y participer. Quand, dans de telles circonstances, une décision est prise, il n'y a plus qu'une chose à faire: la réaliser et aussi complètement que possible et de manière à en retirer tout le profit.

Au nom de la nation, le parlement ayant décidé de notre ligne de conduite, c'est notre devoir à tous de faire écho à cette décision.

C'est notre devoir plus particulièrement à nous parce que le maintien de la puissance anglaise ne peut que nous être profitable et sauvegarder tout cet héritage de civilisation chrétienne et française dont nous sommes si fiers et que nous travaillons à perpétuer et à accroître en ce pays.

L'HONNETETE EN JOURNALISME

M. C.-H. Cahan, l'un des plus éminents représentants de la minorité anglaise dans la province de Québec, proteste par une série de lettres aux journaux anglais de Montréal contre la déformation systématique de la pensée et des paroles de M. Henri Bourassa. Il note qu'on ne saurait trouver dans la presse anglaise du pays une exacte traduction de l'article de M. Bourassa sur "Le Devoir National" et que toujours on en a omis sa catégorique déclaration que le Canada a le "devoir national de contribuer dans la mesure de ses forces et par les moyens d'action qui lui sont propres, au triomphe et surtout à *l'endurance* des efforts combinés de la France et de l'Angleterre. "M. Cahan voudrait que la presse anglaise citât d'une façon franche et loyale la presse canadienne-française.

Mal traduire leurs confrères français—tout particulièrement le *Devoir*—en fausser la pensée, en tronquer les dires, est vraiment le défaut mignon de la presse anglaise. De la sorte, elle contribue à entretenir et à propager tous les préjugés et toutes les ignorances et toutes les préventions de la population anglaise de ce pays contre la population française. Et de ceux qui se livrent à ce travail anti-national et malhonnête, le Manitoba Free Press est à l'avant garde et l'un des plus acharnés à la tâche. Aujourd'hui, nous mettrons en regard pour prouver notre affirmation le texte que le *Manitoba Free Press* prête à M. Bourassa et celui qu'il a réellement écrit. Les parties en italiques sont celles que le *Free Press* a omises. Par la comparaison des deux textes, l'on pourra saisir sur le vif la perfidie de cette traduction incomplète et de ce tronquage de pensée.

TEXTE DU *FREE PRESS*

"Le Canada, dépendance irresponsable de la Grande Bretagne, n'a aucune obligation morale ou constitutionnelle ni aucun intérêt immédiat dans le conflit actuel.

... ...

Les dangers fort lointains que son commerce peut courir résultant du fait que le Canada est possession britannique et qu'il subit forcément les contre-coups d'une politique dont la Grande Bretagne est seule maîtresse ...

... ... C'est donc le devoir de l'Angleterre de défendre le Canada, et non celui du Canada de défendre l'Angleterre.

... ...

La Grande Bretagne elle-même court dans cette guerre un minimum de danger et y trouvera, quoiqu'il arrive, de forts beaux bénéfices.

... ...

... ... Tandis que les naïfs Canadiens ne rêvent que batailles et carnages—de loin—les représentants du commerce anglais parcourent le monde et s'apprêtent à recueillir partout les dépouilles de l'industrie allemande paralysée.

... ...

En droit et en fait, le Canada, colonie britannique, n'avait donc aucune raison directe d'intervenir dans le conflit. Il en avait de très graves de s'abstenir, et l'avenir se chargera de démontrer trop durement peut-être, que son intervention militaire, peu efficace pour les nations en guerre, aura des conséquences désastreuses pour lui.

TEXTE DU *DEVOIR*

"Le Canada, dépendance irresponsable de la Grande Bretagne, n'a aucune obligation morale ou constitutionnelle ni aucun intérêt immédiat dans le conflit actuel.

La Grande Bretagne y est entrée de son seul chef, en conséquence d'une situation internationale où elle a pris position pour la seule sauvegarde de ses intérêts, sans consulter ses colonies et sans égard à leur situation ou à leurs intérêts particuliers.

Le territoire canadien n'est nullement exposé aux attaques des nations belligérantes. Nation indépendante, le Canada serait aujourd'hui en parfaite sécurité. Les dangers fort lointains que son commerce peut courir résultant du fait que le Canada est possession britannique et qu'il subit forcément les contre-coups d'une politique dont la Grande Bretagne est seule maîtresse et *d'une intervention dont les autorités britanniques sont seules responsables.* C'est donc le devoir de l'Angleterre de défendre le Canada, et non celui du Canada de défendre l'Angleterre.

Du reste, en protégeant le territoire et le commerce de ses colonies, l'Angleterre assure sa propre subsistance.

La Grande Bretagne elle-même court dans cette guerre un minimum de danger et y trouvera, quoiqu'il arrive, de forts beaux bénéfices.

La supériorité écrasante de sa flotte dépasse tout ce qu'en disaient les optimistes. Dès qu'un vaisseau allemand se risque en haute mer, les canons anglais le coulent à pic.

Les prises de guerre opérées en quatre semaines par les marins anglais sur le commerce allemand représentent le joli denier de TROIS CENT CINQUANTE MILLIONS DE DOLLARS.

Le drapeau britannique flotte déjà sur la plupart des colonies allemandes. Tandis que les naïfs Canadiens ne rêvent que batailles et carnages—de loin—les représentants du commerce anglais parcourent le monde et s'apprêtent à recueillir partout les dépouilles de l'industrie allemande paralysée.

Sur le continent européen, le gouvernement britannique va mettre en ligne de combat, d'ici Noël, déclare Lord Kitchener, environ trois cents mille hommes. Supposons qu'il aille jusqu'au double. Certes, une partie de ces troupes se composent de soldats d'élite, à qui alliés et ennemis se plaisent à rendre hommage. Mais enfin, qu'est cet effort en comparaison des trois millions de Français, des quatre millions d'Allemands, des cinq à sept millions de Russes, et même des trois cent cinquante mille soldats de la vaillante petite Belgique!

En droit et en fait, le Canada, colonie britannique, n'avait donc aucune raison directe d'intervenir dans le conflit. Il en avait de très graves de s'abstenir; et l'avenir se chargera de démontrer trop durement peut-être, que son intervention militaire, peu efficace pour les nations en guerre, aura des conséquences désastreuses pour lui.

Nul honnête homme d'esprit sain n'osera soutenir que le texte tronqué publié par le *Free Press* comporte le même sens que celui du *Devoir*. Et de ce dernier, le *Free Press* n'en saurait trouver une ligne contraire aux faits acquis aujourd'hui. Pas une affirmation de M. Bourassa qui ne soit corroboré par les événements et des documents. Et plutôt que de qualifier de "délirantes demandes de privilèges spéciaux" les lumineux commentaires du directeur du *Devoir* sur le devoir national du Canada, le *Free Press* ferait mieux de communiquer à ses lecteurs le texte intégral de l'article de M. Bourassa ou à défaut le paragraphe où il affirme que "*Le Canada, NATION ANGLO-FRANCAISE, liée à l'Angleterre et à la France par mille attaches ethniques, sociales, intellectuelles, économiques, a un intérêt vital au maintien de la France et de l'Angleterre, de leur prestige, de leur puissance, de leur action mondiale*", et que "*C'est donc son devoir national de contribuer, dans la mesure de ses forces et par les moyens d'action qui lui sont propres, au triomphe et surtout à L'ENDURANCE des efforts combinés de la France et de l'Angleterre.*"

A DROITE ET A GAUCHE

Le *Free Press* de samedi reproduit avec plaisir ce qu'il nomme une réponse de M. T.-C. Casgrain à M. Henri Bourassa, lequel soutiendrait que dans la guerre actuelle les Canadiens français n'ont aucun intérêt direct. Imputation tout à fait calomnieuse et à l'appui de laquelle le *Free Press* ne saurait point apporter la moindre preuve. Il pourra ergoter et injurier autant qu'il lui plaira, il ne pourra faire qu'affirmer comme fait M. Bourassa que le Canada a "un intérêt *vital* au maintien de la France et de l'Angleterre, de leur prestige et de leur puissance, de leur action mondiale" ne soit dire sous une forme différente que les Canadiens français ont un intérêt direct dans cette guerre.

Si le *Free Press* veut relire la prétendue réponse de M. Casgrain au directeur du *Devoir*, il constatera que l'argument historique invoqué par M. Casgrain n'infirme pas la thèse de M. Bourassa. Suivre l'exemple donné par nos pères en 1775 et en 1812, c'est pour les Canadiens français défendre le Canada contre toute attaque et par là aider la Grande Bretagne en lui conservant le Canada. Et nous croyons que l'appui fourni alors à l'Angleterre par nos ancêtres n'a jamais été considéré négligeable.

La partie de l'Empire où nous vivons demande d'abord notre premier effort. C'est ce qu'a compris le gouvernement en y maintenant dès le début de la guerre la paix intérieure. Et si les circonstances du conflit actuel sont telles qu'elles justifient une dérogation du statut de nos relations avec la Grande Bretagne, nous en sommes. Certaines nécessités comportent des exigences que nul ne refuse.

* * *

Dédié à la *Tribune*, au *Free Press* et à toute la presse qui dénonce bruyamment le prétendu déloyalisme des Canadiens français.

29,000 volontaires ont subi l'examen de qualification à Valcartier. De ce nombre, au dire des journaux anglais de Montréal, à peu près quatre-vingt pour cent sont des Anglais nés dans la Grande Bretagne. De sorte qu'il y aurait à peu près 7,500 Canadiens de toutes races nés dans le pays. De ceux-ci, selon les autorités militaires, 2,516 seraient Canadiens français, soit 30 pour cent.

Or, d'après le recensement de 1911, il y avait 6,453,911 personnes nées en Canada. De ce nombre, 2,054,890 étaient Canadiens français, soit 30 pour cent.

Ainsi, nous aurions fourni notre quote part dans le contingent de Valcartier, l'élément canadien-français aurait donné tout autant que l'élément anglais né au pays.

Si nos confrères anglais objectent que plus de vingt mille Anglais, nés en Angleterre, se sont enrôlés, nous répondrons tout simplement que "normalement" leur place était dans l'armée anglaise et non dans le contingent canadien. Tout comme la place des Français était dans l'armée française et tout comme celle des Belges, auxquels il vient d'être permis de faire partie du contingent canadien, est "normalement" dans l'armée belge.

Le *Free Press* nous traite de "poltron" pour la distinction faite la semaine dernière entre les termes "Canadiens français" et "Français" en réponse à la *Tribune*.

Peu importe ce que le *Free Press* pense de nous. Eût-il même le génie pour la lui souffler, il n'aura jamais de nous une plus méprisante opinion que celle que nous avons de lui.

Quel que soit l'individu qui se permette de la défigurer, la vérité a toujours ses droits à la pleine lumière. Et quoique la tâche se fasse un peu maussade, à force de s'imposer trop fréquemment, nous rétablirons de nouveau les faits dans toute leur exactitude.

C'est à l'affimation ridicule et absolument fausse de la *Tribune* que la France est la terre natale des Canadiens français que nous avons répondu par une définition de termes. Et le *Free Press* ne prouve pas que nos définitions soient fausses.

Le Canada est notre patrie: nous n'en démordrons point. A lui nous nous devons sans réserve. Il n'est aucune des obligations comprises dans le statut du Canada vis-à-vis la Grande Bretagne que nous ne soyions prêt à remplir dans toute leur teneur. Et si de la situation actuelle naît la nécessité de déroger à cette ligne de conduite et de faire plus, nous le ferons avec joie. Un intérêt d'une capitale importance peut toujours surgir qui impose certains actes que ne nous commande pas notre devoir ordinaire.

* * *

Le *Free Press* prétend que la *Liberté* a été fondée avec "la bénédiction conjointe de Mgr Langevin et de Henri Bourassa". N'était-ce que cette accusation a pour but de frapper notre vénéré archevêque, nous ne la noterions même pas. Elle est si ridicule qu'elle se détruit elle-même.

Le *Free Press* de ce matin écrit: "La lâche prétention de la *Liberté*, c'est que les Canadiens français n'ont aucune obligation de combattre soit pour la Grande Bretagne ou la France dans la présente guerre."

Nous n'avons pas prétendu cela et nous ne le prétendrons jamais. Ce que nous avons dit, c'est que nous nous devons à notre patrie, le Canada. Et il va de soi qu'en accomplissant notre devoir vis-à-vis d'elle, nous avons à remplir tous les devoirs qu'elle a vis-à-vis de la Grande Bretagne. Si la nature de la guerre actuelle lui en impose de nouveaux, nous y sommes tenus comme aux premiers. Cela n'est-il pas assez clair et peut-on nous demander plus que notre devoir. Qu'importe les divergences d'opinion sur le mode à adopter pour s'y conformer. Reconnaître ce devoir c'est l'essentiel.

"LE PEUPLE L'A VOULUE"

Par l'abbé E. Wetterle, ancien député de l'Alsace au Reichstag d'Allemagne

L'abbé E. Wetterlé, ancien député au Reichstag d'Allemagne, l'un des chefs de la résistance française en Alsace, l'un de ceux qui ont le plus vivement dénoncé l'action de l'Allemagne en Alsace, écrivit dans l'*Echo de Paris* du 24 août, l'article suivant:

La guerre a été voulue et préparée, non pas, comme on paraît le croire en France, par l'Allemagne officielle, mais par le peuple allemand. Guillaume II fut toujours le grand velléitaire, l'homme du premier mouvement tragique, que suivaient immédiatement l'hésitation, la réflexion, la reculade. Il aimait à jouer au soldat; mais il restait, malgré toutes les apparences, le bourgeois cossu, qui entend bien ne pas risquer sa grosse fortune dans une opération aventureuse de Bourse.

Quand l'affaire d'Agadir, si habilement machinée par des pangermanistes, se termina en queue de poisson, la *Deutsche Tages Zeitung*, un des organes conservateurs les plus importants, le traita de *Wilhelm der Furchtsame* (Guillaume le poltron). La *Gazette du Rhin et de Westphalie* se laissa entraîner à plusieurs reprises, au cours des dernières années, à menacer la dynastie des colères populaires, si l'empereur devait continuer à capituler constamment devant la Triple-Entente.

Peu de Français connaissent la formidable organisation des hyper-patriotes d'Allemagne. Ligue pangermaniste, ligue navale, ligue de l'armée, ligue pour le développement du germanisme à l'étranger, rivalisent de zèle pour faire pénétrer dans l'âme du peuple leurs haines et leurs ambitions. Chacune de ces sociétés compte de 200 à 300,000 membres, recrutés dans l'armée, dans les universités et les collèges, dans le monde du grand commerce et de la grande industrie. Elles disposent de fonds considérables, subventionnent et alimentent de correspondances la plupart des journaux de la capitale et de la province, font distribuer des tracts incendiaires, donnent des conférences, organisent des expositions ambulantes, accaparent le personnel enseignant, même des écoles primaires, surveillent les Allemands résidant dans d'autres pays, les groupent et les soutiennent de leurs subsides. Des guides sont publiés, où sont indiqués non seulement d'origine, mais les sentiments nationaux des commerçants et des hôteliers étrangers.

Le but de cette agitation, le voici: donner à l'Allemand le plus modeste une confiance absolue dans la valeur et la puissance de l'armée et de la marine,—le convaincre que la race germanique est supérieure à toutes les autres et qu'elle doit dominer l'univers, —lui inspirer le mépris pour le Slave barbare et pour le Latin corrompu,—lui prouver que la science allemande rayonne d'un éclat incomparable et que toutes les vertus sont spécifiquement allemandes.

Cela posé, les conclusions s'imposent. Trois millions d'Allemands vivent sous le joug de la Russie, 9 millions sont opprimés en Autriche-Hongrie par des Slaves trois fois plus nombreux, les Flamands, les Hollandais, les Danois, les deux tiers des Suisses sont des Germains. Bien mieux, les Francs, qui s'établirent dans les Gaules, se rattachent à la grande race germanique. Les territoires occupés par tous ces peuples doivent donc faire retour à "la plus grande Allemagne."

Voilà la théorie, celle que nous retrouvons, et dans les publications de la Ligue pangermaniste et dans d'innombrables journaux. L'Allemand raisonneur éprouve toujours le besoin, pour donner un semblant de satisfaction à ce qu'il reste de conscience de justifier par des arguments ethniques ou philosophiques sa politique de rapine. C'est ainsi que dans une brochure célèbre qui fut reproduite à foison dans l'empire lors des incidents marocains, l'avocat Class, président de la Ligue, faisait le plus sérieusement du monde, le raisonnement suivant: "Les Berbères de l'Atlas ont les cheveux blonds et les yeux bleus. Nul doute dès lors qu'ils ne descendent des Visigoths, qui conquirent l'Espagne. Donc, nous, les héritiers des pures races germaniques, nous avons le droit absolu d'occuper leur territoire."

Constamment répétées, ces folles théories ont fini par pénétrer profondément dans l'esprit des foules. Couramment on les entend exprimer avec une conviction déconcertante et par l'instituteur de village et par l'étudiant des universités. Elles sont devenues la monnaie courante de la vie intellectuelle en Allemagne. Les professeurs en font la base de leur enseignement: car, phénomène remarquable, le pédagogue allemand, auquel on a si souvent répété qu'il fut le vainqueur de Sadowa et de Sedan, est avant tout un patriote hypertrophié.

L'industriel et le grand commerçant sont ses meilleurs collaborateurs. Il faut de nouveaux débouchés à leurs produits. L'Allemagne doit donc s'étendre, s'étirer sur le continent, acquérir de riches colonies, détruire la concurrence étrangère. La lutte pacifique ne lui suffit plus, puisque tous les pays étrangers commencent à se défendre contre ses exportations. Dès lors, il ne reste plus qu'à faire tomber, même par la force, les barrières douanières. On consentira donc à tous les sacrifices pour l'armée, afin que celle-ci arrive à établir sur le monde des affaires l'hégémonie allemande.

Et cette pensée a pénétré si profondément dans l'esprit des masses que même les socialistes allemands ont fini par l'adopter. Ce fut la grande erreur de Jaurès de s'imaginer que le prolétariat d'Outre-Rhin avait résisté à la poussée pangermaniste. L'ouvrier allemand sait que si l'armée agrandit le territoire de l'empire, et dès lors augmente la clientèle de l'industrie, sa situation sera plus assurée et son travail rémunéré plus largement. Il est donc militariste comme le bourgeois. Lors du vote des derniers crédits militaires, les députés socialistes ne firent qu'une opposition de pure forme à l'énorme augmentation des contingents de l'armée, puis ils votèrent comme un seul homme le milliard d'impôts extraordinaires qui devait rendre possible la réalisation de cette importante réforme. Et pourquoi le firent-ils? Simplement parce qu'ils savaient que sans cela leurs électeurs ouvriers les abandonneraient.

C'est donc bien le peuple allemand qui a voulu cette guerre. Préparée de longue main par les intellectuels, qui forment l'état-major du pangermanisme, la poussée formidable est venue d'en bas. Dans les sphères gouvernementales, on eût peut-être préféré remettre à des jours meilleurs l'inévitable conflit; mais ni le parti militaire, ni les grandes associations patriotiques ne l'ont permis. Généraux, professeurs, industriels, commerçants et ouvriers sont également responsables des carnages actuels.

Voilà pourquoi, pour nous autres qui connaissons l'Allemand pour l'avoir longtemps fréquenté, les atrocités commises par les troupes impériales ne sont pas une surprise. Le mépris et la haine de l'étranger se retrouvent et chez l'officier du métier et chez le soldat de fortune. L'un et l'autre croient travailler à la grandeur de leurs pays en incendiant et en massacrant. C'est le concurrent de leur industrie qu'ils font disparaître.

Et puis quels ménagements doivent-ils donc garder, eux qui appartiennent au "peuple des seigneurs" (*das Herrenvolk*), vis-à-vis des représentants des races inférieures?

Qu'on n'essaie donc pas d'apitoyer le peuple français en lui montrant une nation d'esclaves conduite à la boucherie par une dynastie démesurément ambitieuse. L'empereur Guillaume eût compromis sa couronne s'il avait résisté à l'entraînement général. Quand il revint de son voyage dans les mers du Nord, il se trouva devant le fait accompli. Il essaya néanmoins d'ajourner encore le conflit. Sa correspondance avec le tsar et le roi d'Angleterre fit gagner cinq bonnes journées aux puissances de la Triple-Entente. Mais l'opinion populaire, savamment travaillée, fut cette fois plus forte que ses légitimes appréhensions.

Le sort en était jeté. L'Allemagne orgueilleuse croyait que le moment était venu d'établir sa domination incontestée sur tout l'univers.

E. Wetterlé,
ex-député au Reichstag.

LA GUERRE A L'ALLEMANDE

Les Allemands imitent les sonneries des clairons français

Paris, 16.—La "Liberté", donne les détails de la bataille qui a eu lieu au nord-est de la France. Ces renseignements lui ont été fournis par un sergent d'infanterie, qui a gagné ses galons sur le champ de bataille, et dont le père, quatre frères et dix-huit autres membres de sa famille, servent dans l'armée. Il dit:

"Les Allemands nous ont tué beaucoup d'hommes en employant diverses ruses, que notre impétuosité fait parfois réussir. Par exemple, ils sonnent la charge, de sorte que nous sommes victimes du feu de leurs mitrailleuses.

"Une autre fois, une force que nous pressions fortement, s'est retirée subitement, laissant un supposé détachement de soldats français autour d'un drapeau français appelant à l'aide. Nous nous précipitâmes à leur secours, mais fûmes reçus par le feu mortel de batteries ennemies dissimulées.

"D'autres fois, la sonnerie de "Cessez le feu", ou du rassemblement nous obligea d'abandonner l'attaque, permettant à l'ennemi de se retirer de positions dangereuses, sans pertes importantes.

LES RUSSES CONTINUENT LEUR MARCHE VICTORIEUSE

L'armée autrichienne, presque anéantie, n'oppose plus la moindre résistance. — Un tiers de son effectif est hors de combat

Pétrograde, 16.—L'état-major a publié le bulletin suivant:

"Les troupes russes s'avancent le long de la rivière San sans que l'ennemi, écrasé et démoralisé, lui oppose la moindre résistance.

"Après avoir occupé Grodek, ville située à 25 kilomètres à l'ouest de Lemberg, et atteint Mosciska, à 60 kilomètres à l'ouest de Lemberg, les Russes ne sont plus qu'à un jour de marche de Przemysl.

"Il n'y a pas eu de combat hier en Prusse orientale.

"Le tsar Nicolas a conféré la décoration de l'ordre de Saint Georges au général Radko Dimitrieff pour ses éminents services sur le champ de bataille."

* * *

Pétrograde, 16.—M. Sukhomlinoff, ministre de la guerre, a déclaré aujourd'hui:

"L'armée russe prendra Berlin. Telle est la tâche qui lui est assignée. Toutes les forces russes seront employées, si c'est nécessaire, pour la réussite de ce projet.

"Nous avons été obligés de nous attaquer aux Autrichiens pour supprimer un ennemi qui pouvait devenir dangereux sur notre aile gauche, mais nous n'avons pas l'intention de prendre Vienne ou Budapest.

"L'armée autrichienne est écrasée.

"Le tsar est bien résolu à prendre Berlin même s'il faut employer toutes les forces armées de l'empire russe.

"L'ancienne amitié qu'il avait pour le kaiser a fait place à une inimitié, comme au dire des membres de la cour il n'en a jamais montré semblable à personne. Il est bien déterminé à entrer à Berlin à la tête de son armée.

"Les Russes mettent tout en oeuvre pour s'emparer de Przemysl, ce qui permettrait à l'armée russe de passer sans difficulté et de marcher sur Vienne, ou d'effectuer un mouvement dans la direction du nord-ouest à l'effet d'opérer leur jonction avec l'armée russe qui se trouve dans la Prusse orientale.

* * *

Vienne, 16.—Les dépêches annonçant les nombreuses victoires des Russes, et l'occupation par ces derniers de la Galicie orientale, a produit un effet désastreux dans les milieux officiels autrichiens et parmi les classes les plus cultivées.

Le peuple semble satisfait des bulletins officiels que l'on affiche un peu partout et manifeste un réel enthousiasme pour tout rapport plus ou moins encourageant.

On se montre anxieux dans les milieux officiels, d'autant plus que les ministres ne quittent pas Schoenbrunn, et ont avec l'empereur François-Joseph de fort longs entretiens.

* * *

Vienne, 16.—Les victoires décisives de la Russie et l'avance rapide des Serbes ont causé la plus grande tristesse dans les cercles officiels de Vienne. Les nouvelles successives des défaites administrées par les Russes aux armées autrichiennes et de l'insuccès de l'armée qui essayait d'arrêter les Serbes, n'ont pas été portées à la connaissance du public, mais des rumeurs vagues, concernant la gravité de la situation, ont donné naissance à une grande inquiétude parmi la population.

La colère contre l'empereur Guillaume est la note prédominante dans les cercles militaires de Vienne. On déclare que le kaiser a demandé que les meilleures troupes autrichiennes se joignent à son armée pour envahir la France où, d'après lui, une victoire décisive devait se produire avant six semaines.

Maintenant que la campagne de France n'a pas réussi, l'Autriche est furieuse d'avoir été obligée par son alliée de n'envoyer que des troupes de seconde ligne contre les troupes de première ligne, supérieures en nombre, de la Russie.

Au milieu des anxiétés terribles qui l'assaillent, l'empereur François-Joseph travaille chaque jour plus longtemps qu'il n'en avait l'habitude avant la guerre. Sa santé est excellente. Il examine scrupuleusement tous les rapports officiels qui arrivent des différentes zones où l'on se bat. Aucune nouvelle n'est rendue publique sans son autorisation.

* * *

Pétrograde, 16.—Les forces russes tiennent maintenant toute l'aile gauche de l'armée autrichienne y compris des renforts allemands, enfermée dans l'angle formé par la jonction de la Vistule et de la San. Ces troupes furent battues à Opole et à Tourobine et poursuivies jusqu'en cet angle où l'on croit qu'elles seront forcées de capituler si elles ne veulent pas être complètement anéanties.

Les forces autrichiennes sont maintenant complètement entourées par la cavalerie russe. Le territoire en face d'elles est marécageux et impossible à traverser, et sur leurs flancs et leur arrière se trouvent de forts contingents de cavalerie et d'infanterie russe.

On assure ici que l'archiduc Charles-François, héritier de la couronne d'Autriche, l'archiduc François-Frédéric, inspecteur général des armées autrichiennes, et bien d'autres grands-chefs sont en grand danger d'être capturés.

* * *

Milan, 16.—Le correspondant du "Corriere della Sera" à Vienne télégraphie que la censure y est tellement rigoureuse que toute allusion à des revers autrichiens est immédiatement supprimée. La cherté des vivres, qui s'est beaucoup accrue, ajoute le correspondant, cause une vive alarme.

* * *

Londres, 16.—Une dépêche de Pétrograde à l'Exchange Telegraph Company dit, qu'après la capture d'Opole et de Tourobine, les armées russes ont enfermé l'ennemi dans l'angle formé par la jonction de la Vistule et de la San.

Une dépêche de Pétrograde au "Times" dit qu'une estimation raisonnable des pertes autrichiennes en Galicie, donne le chiffre de 300,000 en tués, blessés et prisonniers, ce qui représente presqu'un tiers des forces de l'Autriche.

L'armée autrichienne a de plus perdu 1,000 canons, c'est-à-dire plus des deux tiers de son artillerie disponible.

* * *

Londres, 16.—Le correspondant militaire de l'agence Reuter, qui suit l'armée russe sur la frontière autrichienne, dit que deux corps d'armée allemands ont pris part à la bataille de Krasnik, qui s'étendait sur un front de 100 kilomètres et qui englobait plusieurs positions retranchées sur des collines.

"Un grand nombre d'obus passèrent au-dessus de Krasnik, dit le correspondant, mais la ville ne subit pas de dégâts. Enfin les Russes brisèrent les lignes autrichiennes, et les Autrichiens abandonnèrent toutes leurs positions, sans s'occuper des Allemands, qui, quoique combattant courageusement, furent obligés de battre en retraite sur Annapol."

Un des nombreux officiers allemands faits prisonniers par les Russes dit:

"Les Autrichiens nous ont appelés à leur aide puis ils nous ont désertés. L'armée allemande n'oubliera jamais cet acte déshonorant.

"Les Autrichiens essayèrent de résister sur une autre position, mais en furent délogés et se retirèrent au delà de la frontière, laissant le champ de bataille couvert de cadavres d'hommes et de chevaux. Les paysans se parent des chaussures et des vêtements que les Autrichiens abandonnèrent dans leur fuite.

"Peu de dégâts ont été commis dans cette partie de la Pologne par la courte occupation des Autrichiens."

BAPTEME DU FEU

Les impressions d'un blessé qui se battit au col du Bonhomme

J'ai eu l'occasion de voir un jeune Chambérien, M. Jacquin, comptable au grand cercle d'Aix-les-Bains, qui prit part à l'affaire du col du Bonhomme, écrit le correspondant du "Journal" à Chambéry. Jacquin a été frappé d'insolation après avoir franchi la frontière, alors que, participant à l'assaut des tranchées allemandes, il n'était plus qu'à cinquante mètres de la première ligne de ces tranchées. Sa première parole est un mot de regret: "C'est stupide, tout de même, de tomber d'un coup de soleil quand on a encore tant de coups de fusil à tirer! Mais j'espère être bientôt sur pied et retourner sur le front."

Voici du reste ses impressions:

"Nous avions entendu toute la nuit le vacarme de la canonnade. A la pointe du jour on entend siffler les premières balles prussiennes. C'est curieux. On dirait d'un essaim de frelons qui passe; puis une seconde rafale. On prend le vent. Instinctivement la main ouvre la cartouchière. Nos officiers sont là, calmes comme à la revue du 14 juillet. Un ordre bref. Nous nous couchons et la fusillade commence. Quel potin, mes aïeux! De l'autre côté on ralentit. "En avant!" Nous faisons quelques bonds. Nous nous recouchons et nous tirons. Nous recommençons cette manoeuvre jusqu'au poteau frontière. A cent mètres plus loin se trouvent les premières lignes allemandes. "A la baïonnette!" Nous nous précipitons. Les Allemands délogent. Ils ont une "trouille" fantastique. En passant contre le poteau frontière nous le bousculons. Il vacille et tombe. J'aurais cru la frontière allemande plus solide.

"Enfin nous foulons le sol alsacien. Un cri formidable s'échappe de toutes nos poitrines. Je fais encore cinquante mètres et sous l'ardeur du soleil je tombe bêtement. J'ai appris après un long évanouissement que la journée avait été excellente pour nous. Je pensais pouvoir rentrer dans le rang le lendemain. Le major en a décidé autrement.

"Nous avons eu très peu de blessés et pas un tué. J'ai d'ailleurs vu ici les dépêches officielles. C'est absolument ça."

* * *

Parlant des armements français, Jacquin m'en dit merveille. Le 75 entre dans les colonnes allemandes et les fauche comme un champ de blé.

Et l'ennemi? La poudre est-elle sèche? Ma foi, ce n'est pas ça quand même. Leurs bombes n'éclatent pas.

"A un certain moment de la journée qui précéda l'affaire du Bonhomme, nous vîmes planer au-dessus de nous un avion. Il portait les couleurs françaises. Notre joie fut de courte durée. Un train militaire arrivait d'en haut. Deux bombes furent lancées. L'une tomba à 3 mètres du train, l'autre à environ 10 mètres. Elles s'enlisèrent dans le sol, et ce fut tout. J'étais à quelques pas de là.

"—Tirez dessus! crie l'officier.

"Mais l'avion avait pris de l'espace et nos balles ne purent l'atteindre.

"Le moral de tous est excellent. Nos officiers sont dignes de tous les éloges et de la plus grande confiance. Ils ménagent leurs hommes dans toutes les circonstances. Nous sommes copieusement nourris. Nous mangeons de la viande fraîche tous les jours. Le vin et le café n'ont jamais fait défaut. Les Allemands sont mal nourir. Ils sont bien vêtus, mais moins bien que nous. Ils clochent dans leur godillots.

"En résumé, vous pourrez dire que nous avons une confiance absolue dans nos chefs, dont le sang-froid, la crânerie sont notre plus puissant stimulant: dans notre matériel et dans notre organisation de guerre que rien ne peut égaler. La démoralisation est parmi les Allemands. Quelque diverse que puisse être la fortune de nos armes, le succès est au bout. Tous nous avons la même résolution: vaincre ou mourir. Et comme nous ne voulons pas mourir!...

"Ce qui m'embête, ajoute-t-il, c'est que je suis encore immobilisé pour trente jours."

Je lui racontai qu'un allemand affecté au 16e régiment de uhlans avait été arrêté à Grenoble. Un lieutenant traduisit son fascicule de mobilisation. Il enjoignait au porteur de se trouver le quatrième jour à Nancy, pour y être incorporé au 16e uhlans.

—Quel culot! s'exclama Jacquin.

"Le général Prost, gouverneur militaire des deux Savoies, est venu, en personne, prendre de mes nouvelles à la première heure. Cette démarche, à elle seule, peut vous donner la mesure de la sollicitude dont nous sommes l'objet de la part des chefs. Les familles peuvent se rassurer. Leurs enfants sont en bonnes mains."

Tel fut le récit du réserviste Jacquin, récit coupé par quelques pauses nécessitées par l'état de santé de mon interlocuteur.

Et je vous assure qu'il est réconfortant d'entendre ainsi parler celui qui "revient".

* * *

RECIT D'UN CAPITAINE D'INFANTERIE

Un convoi de soldats blessés au combat qui s'est déroulé à Dinant vient d'arriver à Reims. "L'Eclaireur de l'Est" a demandé à un capitaine d'infanterie blessé quelques renseignements sur la bataille et sur la façon dont nos troupes, inférieures en nombre, se sont comportées.

—Oui, ce fut terrible et ce fut héroïque! répondit l'officier. Nous étions deux compagnons à peine, lorsque l'ordre nous parvint de marcher de l'avant pour arrêter l'ennemi et permettre à notre artillerie de prendre position. Ah, certes! nul d'entre nous ne se fit tirer l'oreille pour aller montrer à l'ennemi de quel bois les Français savaient se chauffer.

"Au-dessous de nous, les Allemands, qui avaient réussi à former un pont sur la Meuse, défilaient, défilaient, confiants dans leur force. Ils avaient compté sans nous. Un feu de salve les accueillit, puis un second, puis un troisième.

"La lutte, en quelques secondes, devient des plus âpres, et ma compagnie héroïque défend chèrement sa vie. Les mitrailleuses allemandes fauchent nos rangs et cependant nous descendons toujours. Si nos hommes tombent, les Allemands, eux aussi, jonchent le sol, et lorsqu'une deuxième compagnie vient à notre secours, c'est une nouvelle hécatombe sur la ligne allemande. Autour de moi, mes officiers s'abattent l'un après l'autre, et la compagnie tient toujours.

"Nos camarades, nouveaux arrivants, n'hésitent point cependant. A leur tête, le capitaine, frappé mortellement, trouve encore assez d'énergie pour remettre à son lieutenant son alliance et ses papiers en lui disant: "Vous porterez tout cela à ma femme, et vous lui ferez mes adieux."

"Et puis plus rien, je ne me souviens plus. Un éclat d'obus me frappe, je tombe et j'ai, malgré cela, le bonheur d'entendre encore les premiers coups de canon de notre artillerie qui a réussi à prendre ses positions. J'ai su depuis que nos canons ont détruit les ponts de l'armée allemande, que notre cavalerie a précipité dans la Meuse toute la horde teutonne qui croyait marcher à la victoire. Nous avons repoussé l'ennemi qui s'est enfui en désordre. Ma blessure n'est rien, je suis content."

LES TROUPES ANGLAISES

Leur débarquement en France. — Notes d'un témoin oculaire

La déclaration de guerre m'a trouvé dans un port de la Manche où je devais passer les vacances. J'y ai assisté aux premières phases de la mobilisation; or, une d'elles offrit un intérêt exceptionnel: le débarquement des troupes anglaises en France.

Ce débarquement se fit attendre et l'on avait fini par croire que le port en question ne serait pas favorisé par un événement que toute la population attendait avec impatience, lorsqu'un soir, d'un steamer qui entrait dans l'avant-port, un cri formidable s'échappa poussé à l'unisson par des centaines de poitrines: "Hip! hip! Hurrah for France!"

Nul doute, c'étaient les Anglais. Et sur les jetées, où les citadins étaient venus respirer l'air du large, un autre cri retentit: "Vive l'Angleterre!"

A partir de ce moment les troupes anglaises ne cessèrent d'arriver à X... Il y avait toujours en rade deux ou trois steamers et, dès qu'il y avait assez d'eau dans le port, ils y pénétraient. Chacun d'eux amenait de douze à quinze cents hommes.

Avec des longues-vues on apercevait les soldats, revêtus de leur costume kaki. C'est pressés les uns contre les autres qu'ils accomplissaient cette traversée de dix heures environ. Dans la journée le soleil déversait sur eux ses rayons torrides et leurs faces ressemblaient à de véritables tomates.

Une ou deux heures après l'arrivée d'un steamer, les troupes qu'il avait amenées défilaient au son des fifres et des tambourins sur la promenade maritime de X... Malgré la fatigue éprouvée (il y avait 48 heures que ces hommes n'avaient pris un repos sérieux), ils faisaient l'ascension de la falaise avec une ardeur qui émerveillait la population. Inutile de vous dire que celle-ci ne leur ménageait pas ses acclamations. Les régiments étaient très fournis et chacun d'eux occupait au repos plusieurs centaines de mètres de la promenade maritime.

* * *

Les fantassins anglais, au débarquement desquels j'ai assisté, sont jeunes et de grande taille pour la plupart. Ils sont revêtus du célèbre uniforme kaki, assez semblable à celui des boy-scouts, mais tout de même plus correct. Ils ont le chef recouvert d'une casquette à visière genre yachting, qui ne comporte aucun ornement. Les officiers sont habillés exactement comme les simples soldats et l'on ne reconnait leur grade qu'à de petites brisques verdâtres cousues au bas de la manche et très peu visibles. Les sous-officiers ont ces brisques ou galons cousus dans le haut de la manche. Je me suis laissé dire que les officiers supérieurs et généraux se reconnaissent à des étoiles d'or.

Le pantalon est, en marche, serré dans des leggins (bandes de drap). Les chaussures sont des brodequins de chasse.

Ce costume commença par surprendre les habitants de X... Ils le trouvaient d'aspect peu militaire. Mais ils finirent par se rendre compte de son côté éminemment pratique, car, à distance, une troupe de fantassins anglais est bien peu visible.

La différence fut surtout sensible quand on compara cet équipement à celui des dragons, chasseurs à cheval,—pour la plupart sous-officiers,—qui avaient été appelés à X... pour servir d'interprètes aux troupes anglaises. C'étaient pour la plupart des fils de famille, à l'allure très crâne et très chic, sous leurs bonnets de police, et leurs beaux uniformes avaient eu beaucoup de succès auprès de la population de X.... qui n'est habituée à voir que des troubades. Ces cavaliers portaient au bras des brassards aux couleurs anglaises, qui avaient été cousus par des jeunes filles des magasins de la ville, et bo nombre de gens les prenaient pour des Anglais! Ils s'exprimaient d'ailleurs entre eux l'idiome de nos voisins. J'ai reconnu parmi ces jeunes gens nombre de footballers ou joueurs de tennis. Un de leurs chefs est le capitaine de réserve d'artillerie Rumpelmayr, le célèbre aéronaute, recordman mondial de la distance en ballon.

Mais revenons aux troupes anglaises.

Les officiers montent des chevaux de selle magnifiques. Ces derniers pour la plupart des représentants des grandes écuries de courses d'outre-Manche. Chaque colonne était suivie des fourgons à bagages et à vivres traînés par des chevaux de trait ou de labour qui firent l'admiration des éleveurs des environs. Car ces troupes anglaises ont amené avec elles des vivres et des munitions pour toute la campagne. Je dois ajouter que le confort le plus complet leur est assuré. La solde est d'ailleurs très forte. Elle est de 1 fr. 25 à 2 fr. 50 pour le simple soldat et atteint 5 francs pour le sous-officier. Les interprètes français toucheront la même solde, et c'est justice! J'allais oublier de dire que chaque régiment a ses cuisines roulantes. A X..., on les prenait pour les fourgons de munitions!

La vareuse de chaque fantassin comporte à l'intérieur des poches agencées pour recevoir la pipe, l'argent et même un stylographe.

J'ai assisté au débarquement et au défilé de 30,000 anglais, au moins. Et cela ne faisait, paraît-il, que de commencer. Les troupes ne séjournaient que 48 heures, puis elles repartaient pour une direction que je connais mais que, fidèle à la consigne, je n'indiquerai pas.

Toutes les rues de X... et toutes les routes environantes sont jalonnées d'écriteaux où, en blanc sur noir, est indiquée la direction. On en trouve aussi qui mentionnent un renseignement concernant les très nombreux automobiles amenés par les steamers britanniques: "In France, motors keep the right." (En France, les automobiles doivent tenir leur droite). On sait, en effet, qu'en Angleterre, la circulation de tous les véhicules se fait à gauche.

Quand je quittai X... pour rentrer en auto à Paris, je retrouvai, à cinquante kilomètres plus loin, un régiment anglais en marche. Les hommes chantaient un air grave et qui ne ressemble en rien aux chansons de route de nos soldats. Leur tenue était parfaite et, remis de leurs fatigues, ils paraissaientt dispos et joyeux, admirant la fertilité des campagnes normandes au milieu desquelles ils défilaient.

Un détail à noter: en route et lorsque le pas est rompu, la plupart des hommes tiennent leur fusil—une arme très courte—par le canon. On m'a affirmé que le sac anglais est plus lourd que le nôtre. Le nombre des cartouches porté par chaque soldat est supérieur d'un tiers à celui porté par nos fantassins.

En résumé, les troupes britanniques ont fort bonne mine, et tout semble donner l'assurance qu'elles seront d'une aide précieuse dans la lutte contre l'ennemi commun.

G. de Lafrète.

ACTES MONSTRUEX DE BARBARIE

Les Allemands achèvent même leurs propresblessés

Des gens que leur éducation ou leur religion solidarise malgré eux avec la race germaine ont avancé timidement que cette accusation d'achever les blessés avait été lancée trop vite, d'après des témoignages passionnés.

Hélas! la vérité est encore plus atroce: les Allemands achèvent "leurs" blessés. Vous avez bien lu, et ce n'est pas là une coquille.

A la première assertion, j'ai refusé d'y croire, écrit un collaborateur du "Figaro". A la troisième, je crois qu'il convient de révéler cette monstruosité et d'en collectionner les preuves. Elles serviront à légitimer l'implacable justice de la civilisation.

Premier fait: une patrouille est surprise parl e feu des Belges; un Allemand a la jambe cassée; il se cramponne désespérément à un camarade qui veut fuir et couche à terre le blessé d'un grand coup de taille.

Second fait: Deux uhlans se trouvent isolés et surpris, l'un a perdu son cheval, l'autre tient encore sur le sien, mais il a la main droite cassée; le premier uhlan désarçonne son camarade d'un coup de lance, saute en selle et détale.

Troisième fait: un petit peloton bavarois bat en retraite, un soldat s'affaisse blessé au pied; l'officier l'abat d'un coup de revolver, "pour qu'il ne parle pas".

Les deux premiers cas ont été racontés par des blessés français de peu d'imagination, de culture médiocre et visiblement incapables d'intention; le troisième a pour révélateur un prisonnier allemand, témoin oculaire. Il a ajouté qu'après quarante-huit heures passées sans manger, certains étaient capables d'achever un compatriote blessé pour avoir sa ration!

* * *

Ces horreurs invraisemblables ne s'éloignent pas beaucoup de faits connus. Vers 1890, il y avait à l'ambassade d'Allemagne à Paris un certain Tillman; il racontait que pendant la guerre de 1870, se trouvant à côté d'un qui tirait trop près de son oreille, après une observation sans effet, il l'avait assommé d'un coup de crosse.

Le phénomène surprenant de la brutalité allemande mérite qu'on l'étudie avec le même soin que mit Taine à analyser la fureur jacobine: toutefois les sans-culottes de septembre étaient des apaches, tandis que la cruauté germaine se présente comme la manifestation de la race.

On n'enseigne pas l'histoire des moeurs, autrement significative que celle toujours poncive de la diplomatie. Qu'on ouvre le premier venu des ouvrages allemands: celui très répandu du docteur Johannes Scherr. A l'époque de la guerre de Sept ans, on ne se contentait pas de pendre et de bâtonner le soldat, "on le mutilait!"

L'écrivain tudesque dit textuellement: "On ne vit plus cependant, sous Frédéric, les officiers crever les yeux de leurs soldats ou leur briser un membre, pour la moindre infraction, comme cela s'était pratiqué sous son père."

Le mépris de la vie humaine et de la personne civique était poussé à un tel point inouï par les princes allemands; ils vendirent leurs sujets comme chair à canon.

Le landgrave de Hesse Cassel expédia dix-sept mille de ses sujets aux colonies anglaises pour une somme assez forte.

Les Anspach, les Anhalt, les Waldeck firent le même commerce! Le duc Charles de Wurtemberg vendit nombre de ses sujets à la France et à la Hollande.

Au reste, un détail marquera mieux qu'une dissertation combien l'Allemagne a toujours marché en deça de la civilisation: en 1839, on appliquait encore la torture dans le Hanovre!

Les "Visions" de Philander nous montrent les Allemands de la guerre de Trente ans sous des couleurs tellement ignobles que l'on ne peut pas citer les inventions néroniennes de leur cruauté.

La race n'a pas dégénéré: et un trait suffit à la distinguer de toutes les autres. "Ils achèvent leurs propres blessés."

PLUS AGE QUE SON PERE

—Jean-Jean? Qu'as-tu vu de curieux à la foire?

—Quelque chose de bien singulier: un fils qui avait *dix-neuf ans* de plus que son père.

—Ah! ceci est encore plus extraordinaire que le nid d'une souris dans l'oreille d'un chat.

—C'est pourtant vrai.

Le père et le fils étaient deux vanniers: arrivés à la foire avec chacun le même nombre de vans: le père en ayant vendu 19 de plus que son fils, conséquemment, le fils avait bien alors 19 *vans* de plus que son père...

Département des patrons



Joli remède pour gingham, calico, coton à dessins et uni, crêpe et autres tissus lavables. La blouse est ample selon la mode actuelle. Manches unies, courtes ou longues et fermeture sur le côté ou sur le front. Ainsi que le collet elle est mise en relief par une bordure. La jupe en trois morceaux a la ceinture haute ou régulière et ferme sur le côté ou le devant avec bordure.

Le patron No 6,716 est pour mesures de buste de 34 à 46 pouces. La grandeur moyenne demande 4¼ verges d'un tissu de 36 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Joli modèle de petit costume pour fillettes. La blouse est du type sac ample ou peut être un gilet fermant sur le devant avec manches ne faisant qu'un avec le corps. Avec cela va la jupe en deux morceaux légèrement froncée en travers du dos. On peut employer des tissus tels que la serge, le cheviot et autres tissus.

Le patron No 6,728 est pour enfants de 8, 10, 12 et 14 ans. La grandeur moyenne demande 3½ verges d'un tissu de 36 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.
Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur............

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

LES ALLEMANDS RESISTENT AU NORD DE L'AISNE

L'armée du kronprinz s'est retirée de la forêt de l'Argonne. — Il n'y a plus de troupes ennemies en Lorraine française

Paris, 16.—Le gouvernement militaire de Paris a publié le communiqué suivant:

"A notre aile gauche, pendant la journée d'hier, les Allemands ont offert une résistance au nord de l'Aisne et Craonne, à 20 kilomètres au sud-est de Laon.

"Au centre, la ligne de résistance allemande était située, hier, au nord de Reims et de Châlons. Afin d'atteindre Vienne-la-Ville, à l'ouest de la région de l'Argonne, les forces ennemies qui se trouvaient au sud de l'Argonne ont hâté leur retraite. Passant entre l'Argonne et la Meuse, leur front s'étendait, hier soir, de Varennes à Consenvoye.

"A notre aile droite, les Allemands rebroussaient chemin sur Etain, en France, et sur Metz, Delme et Château-Salins, en Lorraine. Dans les Vosges et en Alsace, la situation n'est pas changée.

"En Belgique, l'armée belge continue ses opérations autour d'Anvers, causant de sérieuses pertes à l'ennemi."

* * *

Londres, 16.—Un rapport officiel publié cet après-midi par le bureau officiel de renseignements dit:

"L'ennemi occupe encore de fortes positions au nord de l'Aisne et l'on se bat sur tout le front.

"L'armée du Kronprinz a encore été repoussée et occupe actuellement la ligne Varennes, Consenvoye et Ornes.

Les alliés ont repris Reims.

"Des soldats anglais ont fait, hier, 600 prisonniers et ont pris douze canons.

"La pluie a rendu les routes impraticables, ce qui augmente encore les difficultés qu'éprouvent les Allemands à battre en retraite."

* * *

Londres, 16.—Le correspondant du "Central News" à Dieppe a télégraphié à cette agence que le général von Kluck avait été fait prisonnier avec une partie de son armée et une grande quantité de matériel de guerre.

Cette dépêche n'a pas été confirmée par le bureau officiel de la presse.

ASPECTS DE L'ARMEE ALLEMANDE

Ce qu'a vu l'abbé Wetterlé. —Déclaration du général von Eynem. — L'artillerie sauteuse.

L'abbé Wetterlé, le vaillant champion des souvenirs et des espoirs français en Alsace-Lorraine, heureusement échappé des geôles et des champs d'exécution germaniques, a communiqué quelques impressions directes de l'armée allemande à la presse de Paris.

L'abbé Wetterlé a eu l'occasion en qualité de député du reichstag, d'assister officiellement à des manoeuvres de l'armée impériale et de recueillir les déclarations les plus autorisées de ses chefs. Ses souvenirs ont dans les circonstances actuelles la valeur de l'enseignement le plus précieux—et le plus réconfortant.

—L'armée allemande, déclare l'abbé Wetterlé, est puissante, incontestablement. Le reichstag n'a jamais ménagé les crédits nécessaires à la création de formations nouvelles. Les services auxiliaires sont remarquablement organisés. Toutes les innovations modernes y trouvent leur application méthodique. La machine guerrière de l'Allemagne est même d'une combinaison tellement grande que je crois que le moindre grain de sable qui en arrêterait un rouage pourrait bien arrêter la marche de l'ensemble.

—Les officiers sont-ils à la hauteur de leur tâche?

—L'officier allemand qui sort de l'école de guerre a de la valeur. L'autre, l'officier de troupe, est un monsieur correct, de tenue impeccable, de manières recherchées, qui fait bonne figure à la parade mais qui ne semble savoir fort peu de chose de son métier. Je ne vois pas bien quand ces messieurs pourraient trouver le temps d'étudier. Ils passent la matinée à la caserne, l'après-midi et la soirée dans les cafés, les brasseries et le casino militaire. J'imagine que cet officier-là doit fort mal diriger une manoeuvre qui sort du cadre de ce qu'il fait tous les jours, mais qu'il saura mourir élégamment.

—Et le haut commandement?

—Il y a peu de généraux connus en Allemagne. Bernhardi avait une excellente réputation de tacticien, mais il a déplu à l'empereur, qui lui a fendu l'oreille. Von Emmich est, dit-on, mort ou blessé grièvement. Haeseler est bien vieux. Il y a six ou sept ans, je me trouvais au camp de Juterbock, où on présentait les nouvelles munitions de l'artillerie aux membres de la commission du budget du reichstag. Le hasard voulut qu'un lunch fut servi après la manoeuvre, je me trouvasse à côté du ministre de la guerre, le général von Eynem. On en vint tout naturellement à parler d'un conflit armé entre la France et l'Allemagne. Voici textuellement ce que me dit le ministre:

"Quand les effectifs atteignent le chiffre de 3 millions et demi d'hommes d'un côté, de 4 millions de l'autre, il ne peut plus être question sérieusement de supériorité numérique. L'armement des deux armées se vaut. Aurons-nous un Moltke? Les Français auront-ils un Napoléon? Tout est là. Or, sur cette question, nous ne savons absolument rien; car, ni d'un côté ni de l'autre nous n'avons de général qui ait commandé à des fronts de bataille de 60 kilomètres, comme nous en verrons dans les prochaines rencontres."

Et il ajoutait:

"La question du ravitaillement jouera également un rôle très considérable. Le soldat qui est mal nourri manque de courage.."

—D'après les nouvelles qui arrivent du théâtre de la guerre, les troupes allemandes ont faim...

—C'est possible. Au mois de juin dernier, j'ai entendu au reichstag le général en retraite Haeussler, député du centre, critiquer en termes sévères l'intendance allemande. Son discours, très long et très documenté, m'a énormément intéressé. L'orateur faisait l'éloge de l'intendance française qui, grâce à sa centralisation, pouvait répartir judicieusement les ressources du pays entre les différentes armées en campagne. Par contre, il plorait que chaque chef de corps d'armée allemand eût à pourvoir individuellement aux besoins des troupes placées sous ses ordres. A quel centre de ravitaillement devrait-il s'adresser? Ce centre disposerait-il des réserves et des moyens de transport nécessaires?

C'étaient là les questions que le vieux général posait sans pouvoir y répondre. La réplique du ministre fut courte et embarrassée.

J'ai donc quelque raison de croire que ce qui s'est passé en Belgique pourrait bien se reproduire ailleurs, surtout quand les armées allemandes ne pourront plus vivre sur le pays qu'elles occuperont.

—L'artillerie est-elle bonne?

—Je ne suis pas un homme du métier. Je me bornerai donc à vous dire ce que j'ai vu à Jutterbock. Les canons qu'on nous a présentés sautaient comme des cabris. A chaque décharge, bien que la bêche eût été profondément enfoncée dans le sol et qu'on eût jeté quelques pelletées de terre sur les roues, la pièce faisait un bond d'environ 30 centimètres au moment du tir. Il fallait donc procéder à un nouveau pointage.

Comme j'en faisais l'observation au ministre, il me répondit évasivement en faisant la critique du canon français, "trop lourd et tellement délicat qu'il faut attacher un mécanicien à chaque pièce"!...

—Et l'esprit des hommes?

—L'Allemand n'est pas soldat par nature; il le devient, si je puis m'exprimer ainsi, par mécanisation. La force de l'armée germanique se trouve dans le sous-officier, rengagé de 8 ou 12 ans, brute galonnée, qui a la routine du métier et qui, même par les mauvais traitements, maintient une discipline de fer.

Seulement, voilà: il y a, là encore, du déchet. Comme il faut avoir été sous-officier pour obtenir un poste de fonctionnaire inférieur dans les administrations publiques, un grand nombre de ces professionnels ne voient dans leur passage dans l'armée qu'un stage désagréable, mais auquel il faut se soumettre. Depuis que 50,000 sous-officiers sont devenus nécessaires à l'armée allemande, la qualité des sujets a beaucoup perdu. On dit même que dans leurs rangs il se trouve 50% de socialistes.

Quant au soldat, mal traité, mal nourri, soumis à tous les caprices de supérieurs qui le conduisent comme une bête de somme, il obéit, mais sans enthousiasme. On a détruit chez lui tout esprit d'initiative. Aussi ses chefs ne l'abandonnent-ils jamais à lui-même. Les colonnes allemandes ne se mettent en ordre dispersé qu'à la dernière minute. Elles opèrent presque toujours en masses profondes. De là les pertes considérables qu'elles éprouvent.

—En somme, vous n'avez pas à l'égard de l'armée allemande cette considération un peu superstitieuse qu'elle prétendit imposer?

—Non! Elle est "colossale", mais ses bases sont moins solides qu'on ne pense... Qu'elle soit sérieusement battue une seule fois, et vous verrez comme ensuite les autres victoires seront faciles.

DESTRUCTION DE NOMENY

Le récit d'une jeune fille

Nomény, le village français, situé à l'est de Pont-à-Mousson, à environ cinq kilomètres de la frontière, a été détruit par les Allemands. Ceux des habitants qui ont pu échapper au pillage se sont réfugiés à Nancy. Une jeune fille, Melle Jacquemot, originaire de la Lorraine annexée, a fait à un rédacteur de "l'Est républicain" le récit des effroyables événements auxquels elle a assisté. Le jeudi matin, vers dix heures, entendant crier dans la rue, elle sort:

—Les Prussiens! Les Prussiens! Sauvez-vous dans les caves!" Craignant un nouveau bombardement, je rentre pour ouvrir les fenêtres et fermer les persiennes, ainsi qu'il avait été ordonné... Des cavaliers, des fantassins prussiens, hurlant, sabre au clair, revolver au poing, arrivent de tous les côtés. "Capout! Capout! Tous les Français Capout!" criaient-ils. Je passe par la grange et par le derrière des habitantions j'arrive enfin chez ma voisine.

"D'autres personnes y sont déjà venues. Nous sommes quatorze.

"Nous descendons aux caves."

Les Prussiens descendent dans la cave, mais n'aperçoivent point les pauvres femmes.

—Les Prussiens sont remontés, mais c'est pour arroser de pétrole par le soupirail. Ils mettent le feu On étouffe. On va mourir, brûlées ou asphyxiées... Il faut sortir à tout prix. Mourir pour mourir, mieux vaut mourir d'une balle ou d'un coup de baïonnette. Quelqu'un de nous a une montre. Il regarde. Il est cinq heures. Il y avait sept heures que nous étions là! Une "paire" de jeunes filles—car avec les femmes il n'y avait que quelques enfants et des vieillards—une "paire" de jeunes filles se dévouent.

"Mais nous sommes sorties trois, les deux demoiselles Nicolas et moi... Nous sortons du côté de la remise... Tout brûle dans Nomény. Toute la rue est en flammes. Il ne faut pas songer à sortir du côté de la rue... Nous n'avons plus qu'un espoir, c'est d'essayer de gagner les champs. Nous entrons dans le premier jardin venu. Soudain, nous entendons parler allemand derrière notre mur. Des soldats prussiens l'escaladent. Cette fois, nous croyons bien que pour de bon notre dernière heure est venue. Or, le premier Prussien qui apparaît nous crie: "Allez-vous en! Sauvez-vous!..."

"Enfin, les Prussiens nous rassemblent et nous emmènent. En route, d'autres viennent nous rejoindre. Nous revenons à Nomény, vers le pont. Nous supplions de nous laisser passer. "Nous sommes des femmes! Ayez pitié de nous..." On refuse de nous laisser passer. Mais enfin, après bien des supplications, on nous emmène à l'infirmerie chez M. Zambeau.'

"Là, les soldats sont gentils. Ils nous consolent. Ils nous disent que ce sont leurs officiers qui les forcent à incendier et à fusiller. L'un d'eux nous parle en français.

"—Je suis Lorrain, moi aussi, dit-il. Je suis de Novéant. J'ai une mère.

"Il pleurait.

"En traversant les rues en flammes, nous avons vu des morts et des morts. Il y en avait qui avaient la tête fendue. Une vieille femme, qui allait avoir ses cent ans au mois de novembre, est tombée d'épuisement pendant le trajet. Bien sûr qu'elle est morte. A l'infirmerie Zambeau, on nous a donné du pain et un peu de charcuterie. Nous avons couché par terre, et ce matin, vendredi, vers dix heures, on nous a fait déguerpir.

"Nous voici dans la rue. Un officier nous demande où nous voulons aller. Comme personne ne savait trop que répondre, on nous emmène du côté de Mailly, c'est-à-dire vers la frontière. Nous marchons environ deux kilomètres, escortés par des soldats, et nous constatons que Mailly n'est pas brûlé. Puis, l'on nous fait rebrousser chemin. Nous voici de nouveau à Nomény. Nouvel ordre. On repart. On nous fait faire cinq fois cette navette... Nous n'en pouvons plus...

"Enfin, la sixième fois, lorsque nous arrivons au moulin de Brionne, les soldats allemands nous abandonnent. "Allez où vous pourrez, nous dit l'un d'eux, en français, vous êtes libres." Nous avons suivi la route... De temps en temps, nous nous retournons pour regarder une dernière fois notre pauvre Nomény. Ma maison n'existait plus, et l'une des seules maisons qui restaient, la pharmacie, ne formait plus qu'un brasier énorme."

Des ambulances françaises recueillirent enfin les malheureuses fugitives.

—Etiez-vous nombreux? demande-t-on à Melle Jacquemot.

—Oh! un cent, cent vingt peut-être. Peut-être cent cinquante, répond-elle. Avec une autre colonne qu'on m'a dit être partie d'un autre côté, c'est tout ce qui restait de vivant à Nomény.

On demande à Melle Jacquenot si les Allemands ont emmené des otages.

—Je ne sais pas si c'est pour les garder comme otages ou pour les fusiller, mais ils ont ramassé tous les hommes, depuis les vieillards jusqu'aux gamins de quinze ans. Ceux-là, je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. J'ai entendu dire qu'ils en avaient fusillé beaucoup sur la place, mais je ne l'ai pas vu."

LE DANGER EST PASSE

"Les Allemands ne regagneront jamais le terrain perdu", dit le général Galliéni

Paris, 16.—La bataille qui s'est livrée près de la Marne a marqué l'arrêt définitif en avant de l'offensive des Allemands. C'était au reste la prédiction positive du général Galliéni, gouverneur militaire de Paris. Il a déclaré en effet que les Allemands ne pourraient jamais reprendre le territoire d'où ils viennent d'être expulsés, et que Paris ne courait plus aucun danger.

Le général Galliéni, voyant que le centre de l'armée tenait toujours ferme, n'a pas hésité à rappeler ses troupes et à les envoyer dans l'est pour y soutenir les forces anglo-françaises.

L'armée commandée par von Kluck a couru un moment le danger de se voir complètement annihilée, s'étant vue forcée d'abandonner des munitions de toutes sortes et dans certains endroits sa retraite a pris les proportions d'une véritable déroute. Elle n'est pas encore tout à fait en sûreté, et il est possible qu'une grande partie de l'armée soit de nouveau anéantie et forcée de se rendre.

Le changement de l'offensive en défensive a eu un effet déplorable sur les soldats allemands et a produit un effet tout différent sur les soldats français, qui partout, dit-on, se battent comme de vrais diables.

De plus, l'artillerie française affiche maintenant sa supériorité et les artilleurs dirigent maintenant le tir de leurs canons avec une précision remarquble.

Cela a été démontré près de la Marne, où les canons français du haut des collines, ont mis en pièces les pontons construits par les Allemands et ont causé la mort de plusieurs milliers de soldats allemands avant que les derniers n'aient pu passer la rivière et battre en retraite.

Maintenant que les Anglais et les Français ont pris l'offensive, ils se montrent très supérieurs aux Allemands. Ils exécutent des mouvements vraiment remarquables et avec une rapidité qui surprend.

Résumant la situation, le général Galliéni conclut:

"La machine de guerre allemande était construite entièrement pour courir à l'offensive. Elle s'avance avec peine maintenant qu'elle a à se défendre, et recule chaque jour davantage.

Le service des trains qui avait été interrompu sur la compagnie du nord, par l'arrivée des Allemands en France, est peu à peu rétabli entre Paris et les villes de la banlieue les plus éloignées de la capitale.

Un grand nombre d'employés de chemin de fer qui avaient quitté leurs postes à l'approche de l'ennemi ont été rappelés, et on a fait savoir aujourd'hui que si les Allemands continuaient à se retirer, toutes communications avec la côte seraient probablement rétablies sous peu.

"L'Echo de Paris" dit:

"Le communiqué semble diminuer l'importance de l'action des troupes françaises dans le centre, car une avance marquée a été faite bien qu'avec difficulté, car toutes les forces de l'ennemi étaient massées en cet endroit."

"L'Echo de Paris", croit qu'il n'y a plus de danger pour l'armée de se voir envelopper.

Paris va pouvoir sourire à nouveau. Le "Matin" ajoute:

"La France pourra enfin respirer librement, et la civilisation espérer de nouveau. Ces quatre jours de lutte nous ont montré un ennemi repoussé de soixante kilomètres et le prestige de la garde prussienne enfin détruit."

Le second volume de l'ouvrage de von Bernhardi, intitulé "La guerre d'aujourd'hui", dit:

"Un coup décisif doit être frappé à Paris. La France vivra ou tombera avec Paris. Il n'est pas probable qu'une province résistera et finira par remporter la victoire après la chute de Paris."

Telle était également l'opinion dominante au quartier-général de l'état-major allemand. Nous sommes prêts, disait-on, à tout risquer pour nous emparer de Paris.

Mais où cette aile droite de l'armée allemande campera-t-elle demain?

Le lieutenant-colonel Rousset écrit dans la "Lanterne", que les Allemands battent en retraite.

Ils ont éprouvé, dit-il, des pertes énormes dans une bataille qui s'est livrée il y a quatre jours près d'Esternay, et qui coûté à l'Allemagne 8,000 soldats et un matériel de guerre considérable.

Il continue:

"Au delà de la droite, un corps de la garde prussienne a été tout d'abord arrêté, et repoussé derrière les marais de Saint-Gond, entre Sezanne et Montmort, pendant que nous passions la Marne poursuivant l'ennemi qui battait en retraite et dégageant nos troupes de l'Ourcq."

On verra bientôt quelles seront les conséquences de cet heureux mouvement.

Tout d'abord le général von Kluck sera obligé de renoncer à toute tentative d'intimidation au nord-est de Paris.

Son attaque brusque de Paris, était un rêve dont la réalisation semble devenir de plus en plus impossible, à moins que des événements sur lesquels on ne compte pas se produisent.

LES ATROCITES ALLEMANDES

Les soldats du kaiser brisent les poignets des blessés anglais

Paris, 16.—Le "Matin" publie la photographie d'un sabre-baïonnette allemand, ramassé près de Meaux et provenant du 47e régiment d'infanterie prussienne, dont la lame est dentelée comme une scie. Le "Matin" assure qu'on a trouvé de nombreux sabres-baïonnettes identiques à celui dont il reproduit l'image.

Les dentelures de la lame ont été faites à la machine et ne sont pas dues à un effort individuel.

* * *

Londres, 16.—Un vicaire de Londres a envoyé au "Times" les extraits suivants d'une lettre qu'il a reçue d'un officier faisant partie du corps expéditionnaire:

"Me voici dans la mêlée. Nous sommes arrivés dans ce village hier soir, vers 8 heures, après avoir parcouru une distance de 90 kilomètres. Pendant toute la soirée, la population nous a fait fête, et ce matin, à 5 heures, nous avons aperçu les Allemands pour la première fois. Ils avançaient en colonnes serrées. Tout d'abord, leurs obus tombaient assez loin devant nous; mais, peu après, ils rectifièrent leur tir et les obus commencèrent à pleuvoir près de nos tranchées. L'un d'eux tua trois de mes hommes, y compris mon sergent.

"Je me trouve dans un petit village, à l'extrême gauche, et je peux me rendre compte de l'horrible cruauté des Allemands envers les habitants

"Nous avons avec nous, dans les tranchées, trois jeunes filles qui sont venues se mettre sous notre protection. L'une d'elles n'avait aucun vêtement et avait été violentée par les Allemands. Je lui ai donné ma chemise et elle a partagé mes rations avec ses compagnes. De sorte, que j'ai plutôt faim, n'ayant rien pris depuis trente-deux heures, excepté quelques tablettes de chocolat.

"Nous nous sommes solidement attrapés avec les Allemands pendant toute la journée et nous avons réussi à les faire reculer. Le tir de nos hommes est remarquablement précis; les Allemands, qui le subissent, tombent comme des quilles. Le massacre est terrible.

"Ce matin, j'avais 50 hommes dans ma tranchée, je n'en ai plus que 23 et plus un seul sous-officier. Cependant, ils sont pleins d'entrain.

"J'ai reçu deux balles: l'une a enlevé le talon de ma botte, l'autre m'a traversé l'épaule, qui devient douloureuse: il faut que je me fasse panser.

"Une autre pauvre jeune fille vient d'arriver; elle a les deux seins coupés. J'ai par chance, pris sur le fait l'officier allemand coupable de cette cruauté, à environ 300 mètres d'ici, et, m'emparant d'un fusil, je l'ai tué. La pauvre fille, jolie et à peine âgée de 20 ans, n'est vêtue que d'une jupe. J'ai bien peur qu'elle ne meure."

Beaucoup d'autres blessés racontent des histoires de cruautés allemandes. Ils déclarent que ces barbares brisent les poignets des blessés anglais pour qu'ils ne soient plus jamais en état de tenir un fusil, au cas où ils guériraient de leurs blessures.

L'un d'eux assure que, chaque fois que les Allemands aperçoivent un drapeau de la Croix rouge, ils tirent dessus.

ATTENTION DELICATE

"Quand la France sera province allemande, nous régénèrons votre race", dit un général allemand

Paris, 16.—M. Pierre Delbet, professeur à la Faculté de médecine, de retour de la Ferté-Gaucher où il était allé rendre visite à sa mère installée dans la villa qu'il possède dans cette ville, a fait le récit suivant à un journaliste parisien:

"Tous les ponts du Grand-Morin, dit-il, avaient été détruits dans la région de la Ferté-Gaucher.

"Ma mère, qui est âgée de 77 ans, fut éveillée samedi matin par un fracas épouvantable. Ouvrant la porte, elle se trouva en présence de plusieurs soldats allemands de haute stature. L'un d'eux avait donné de tels coups de baïonnette dans la porte qu'il l'avait à peu près fait sortir de ses gonds. Un officier, s'approchant alors, demanda à ma mère la permission de faire passer sa troupe sur un petit pont qui se trouve sur notre propriété.

"Je n'ai aucun moyen de vous en empêcher, répondit ma mère, mais je vous préviens que ce pont est si vieux qu'il est sur le point de s'écrouler. L'officier envoya alors une centaine de fantassins sauter et danser sur le pont pour mettre sa solidité à l'épreuve, puis donna l'ordre de construire des supports pour le solidifier. On apporta alors deux fauteuils sous la véranda, un général allemand s'assit dans l'un d'eux et pria ma mère de prendre place dans l'autre pour assister au défilé des troupes sur le pont.

"Le général, avec une politesse exagérée, dit à ma mère qu'elle devrait être fière de voir défiler les soldats allemands et ajouta que le peuple français était dégénéré.

"Les hommes sont chétifs, continua-t-il: aussi avons-nous formé le projet de les marier avec de solides jeunes filles allemandes lorsque la France sera devenue une province allemande.

"C'est ainsi que nous procéderons à la régénération du peuple français.

"Les hommes qui ne seront plus bons à rien seront envoyés aux Etats-Unis."

"Pendant sept longues heures, ma mère dut rester à la même place et écouter des paroles analogues.

"Le lundi suivant, les Allemands repassaient à la même place en fuyant et en criant: "Paris est perdu! Sauve qui peut!" Ils couraient à travers la campagne, sans s'arrêter, et bientôt vinrent les Français lancés à leur poursuite."

Il n'est pas donné à la raison de réparer tous les vices de la Nature.

CHRONIQUE AGRICOLE

LE MARCHE

Blé—	
No 1 Nord	111½
No 2 Nord	108
No 3 Nord	103
No 4	95½
No 5	88½
No 1 rejeté	105
No 2 rejeté	102
No 3 rejeté	98
No 1 sale	105
No 2 sale	102
No 3 sale	98
No 1 hiver rouge	111
No 2 hiver rouge	108
No 3 hiver rouge	103
Avoine—	
No 2 C W	50¼
No 3 C W	49¼
Extra No 1 fourrage	49¼
No 1 fourrage	49¼
No 2 fourrage	47¼
Orge—	
No 3	64
No 4	59½
Rejeté	57
Fourrage	55
Lin—	
No 1 N W C	122½
No 2 C W	119½

RESULTATS OBTENUS SUR LES PLANTES FOURRAGERES

Les fermes expérimentales fédérales ont, l'année dernière comme par le passé, cultivé différentes espèces de plantes fourragères dans le but de connaitre leur valeur relative.

Ces essais ont été faits en double en 1913 par le service des plantes fourragères, à la ferme expérimentale centrale et aux fermes annexes, sur toute l'étendue du Canada. Ils portaient sur onze variétés différentes de blé d'Inde, dix-neuf variétés de navets, treize variétés de betteraves fourragères et six variétés de betteraves à sucre. Les essais de plantes légumineuses, luzerne et trèfles et de graminés, comportaient un programme de culture améliorante, en vue d'obtenir des espèces rustiques productives, de qualité supérieure. Ils comportaient aussi des expériences sur le mil, le dactyle pelotonné, le ray-grass de l'ouest et certaines herbes sauvages. Le bulletin No 76, que vient de préparer M. O. Malte, Ph. D., agrostographe du Dominion et les régisseurs des fermes et stations expérimentales annexes présentes, sous forme sommaire, les résultats les plus importants de la saison. Pour obtenir ce bulletin s'adresser au bureau des publications du Ministère fédéral de l'agriculture, à Ottawa

LA DEFENSE DE MAUBEUGE

Depuis le 25 août une poignée de Français tient tête à 10,000 Allemands

Londres, 19 septembre. — Le "Standard" publie la dépêche suivante de son correspondant de Boulogne:

"La défense de Maubeuge par quelques centaines d'intrépides soldats français semble avoir passé inaperçue, presque ignorée pendant la marche des Allemands sur Paris, et leur retraite.

"La résistance de Maubeuge a été un des plus beaux faits d'armes de la campagne.

"Les Allemands investirent Maubeuge le 25 août et lorsque je quittai les environs de la ville le 11 septembre, la ville tenait encore. (L'état-major allemand signala, le 9 septemble, que Maubeuge était tombé: le ministère de la guerre français nia aussitôt le fait, et ne l'a pas encore confirmé.)

"Le bombardement des forts par la grosse artillerie de siège allemande commença le 1er septembre et a continué depuis avec quelques brefs moments de répit.

"Maubeuge était défendu par sept forts contenant chacun 210 hommes. Il est impossible de dire combien survivent, mais on a appris que dans un ou deux des forts les pertes furent sévères.

"Dix mille soldats du kaiser furent détachés de l'armée principale pour investir et attaquer Maubeuge. Chaque jour les énormes canons de siège allemands attaquèrent les forts.

"Les artilleurs allemands envoyaient obus sur obus sur les forts et les défenseurs. Le bombardement fut incessant. Chaque matin les canons étaient remis en état et le bombardement recommençait: après un intervalle le feu reprenait. Ainsi durèrent les choses d'heure en heure, de jour en jour.

"Parfois l'attaque de l'artillerie était variée par un assaut d'infanterie; mais les mitrailleuses des défenseurs couchaient avec une précision terrible les rangs de l'ennemi.

"Plusieurs tentatives d'assauts des forts eurent lieu au coucher du soleil, mais les pertes considérables infligées aux Allemands les obligèrent à abandonner et à avoir de nouveau recours aux canons Krupp."

LES OPERATIONS RUSSES

Les Allemands vont au secours des Autrichiens. — Cinq mille prisonniers autrichiens

Paris, 19 septembre.—D'après une dépêche reçue par l'agence Havas, on annonce à Pétrograde que les Allemands qui opéraient dans la province de Kielce, en Pologne russe, en apprenant la défaite des Autrichiens à Krashik et à Mascoff, ont rapidement battu en retraite vers le sud, dans l'intention de rallier l'armée en déroute.

Le colonel Golejewski, attaché militaire à l'ambassade russe, a publié, ici, au consulat russe, la dépêche officielle suivante qu'il a reçue de Pétrograde:

"La poursuite de l'arrière-garde autrichienne se poursuit avec succès sur toute la ligne. Nous avons pris Sondomir, à 75 kilomètres au sud-ouest de Lublin.

"Les fortifications placées à l'entrée du pont de Krozeshow, sur la San, ont été enlevées au cours d'une brillante action d'un bataillon lancé à la poursuite de l'ennemi. Ce bataillon passa le pont sur les talons des fuyards, entra dans la ville en même temps qu'eux, et s'en empara.

"Près de Janow, en Galicie, au nord-est de Przemysl, les convois de bagages des 6me et 14me corps d'armée autrichiens ont été capturés, ainsi que 30 canons, 5,000 prisonniers et une énorme quantité de munitions d'artillerie.

"Dans la Prusse orientale, il ne s'est produit que des escarmouches."

LES SUCCES RUSSES EN GALICIE

Ils occupent la forteresse de Przemysl

Paris, 17 septembre.—Le "Matin" a reçu une dépêche spéciale de Pétrograde disant que les Russes ont occupé Przemysl, ville située sur le San. Cette dernière est la place la plus forte possédée par les Autrichiens sur le San et, depuis quelques jours, passait pour avoir été investie par les Russes. On ne croit pas que les Russes se soient emparés des forts principaux, bien qu'ils aient dû prendre les autres qui, dit-on, n'étaient pas à même d'offrir autant de résistance.

Pétrograde, 17 septembre. — Le ministère de la guerre a été informé que les Autrichiens concentraient leurs forces près de Cravocie et qu'ils seraient soutenus par l'armée allemande qui n'a pas pu être envoyée dans la Galicie orientale.

On affirme qu'on ne donnera pas aux Autrichiens qui ont essuyé déjà de si terribles défaites, l'opportunité de se retirer en bon ordre des positions qu'ils occupent sur le San. Tout au contraire, des forces russes traversent la rivière et projettent une attaque générale des flancs des armées autrichiennes qui battent actuellement en retraite.

Londres, 17 septembre. — Le "Central News" a communiqué une dépêche de son correspondant de Pétrograde disant que les soldats de l'armée autrichienne qui, en Galicie, ont battu en retraite, n'ont plus aucune discipline et que leur retraite s'est changée en véritable déroute.

Suivant un rapport reçu de Vienne, ajoute le correspondant, l'empereur François-Joseph aurait quitté la capitale pour une destination inconnue.

MORT DU COLONEL VON REUTER

Le "héros" de Saverne est tué à la tête de son régiment.

Rotterdam, 17.—Une dépêche spéciale au "Rotterdamsche Courant" annonce que le colonel von Reuter, bien connu pour le rôle qu'il joua dans l'affaire de Saverne, a été tué pendant un combat.

* * *

Berlin, 15.—Le "Volkszeitung" de Cologne, dit que le colonel von Reuter tomba, en France, à la tête de son régiment.

Son père fut tué en 1870 à la tête du même régiment.

LES ALLEMANDS DANS LA MARNE

Ils ont tout saccagé et pillé sur leur passage

Paris, 17 septembre. — M. Léon Bourgeois, ancien président du conseil et sénateur de la Marne, a fait un rapport détaillé de ses observations et en a remis un exemplaire à M. Herrick, ambassadeur des Etats-Unis, pour qu'il le transmette au gouvernement de Washington.

Le rapport déclare que la plupart des communes que les Allemands ont traversées ont été anéanties par le feu. Plusieurs maires ont été fusillés et là où le maire était absent, les Allemands ont pris un autre notable à sa place et l'ont fusillé.

Le rapport raconte l'attaque de femmes à Montmirail et l'exécution d'un père et de son fils, âgé de 12 ans, qui y assistait. Un certain nombre de témoins de cet acte sont nommés dans le rapport.

Quand on annonça à Châlons que les Allemands approchaient, les habitants se précipitèrent vers la gare et prirent d'assaut les trains en partance. Mais peu après, la plus grande partie de la population retrouva son sang-froid. L'arrivée des Allemands, ajoute le rapport, fut précédée d'un court bombardement, au cours duquel des obus tombèrent sur l'hôpital et sur un asile d'enfants.

M. Bourgeois, dans son rapport, accuse aussi les Allemands d'avoir pillé les magasins et de s'être livrés dans les caves et les celliers de la ville, à des orgies pendant lesquelles le champagne coulait littéralement comme de l'eau.

BEAU FAIT D'ARMES

20 cuirassiers français échappent à 200 dragons allemands

Paris, 18 septembre.—La "Liberté" raconte un des incidents de la bataille de Compiègne du 1er septembre, au cours duquel un lieutenant et 19 cuirassiers attaquèrent 200 dragons de la garde impériale et se taillèrent un passage au milieu d'eux. Le combat se continua dans les rues de Rémy et après une série d'aventures la petite troupe, diminuée de trois tués et cinq prisonniers, parvint à atteindre Paris, sous des déguisements variés.

La petite troupe avait mis pied à terre dans une ferme située en dehors de Rémy, vers 10 heures du soir, quand elle se vit entourée par un escadron de dragons de la garde impériale. Le lieutenant français consulta ses hommes et tous furent d'accord qu'il fallait essayer de se frayer un passage à travers l'ennemi. Les dragons allemands cédèrent devant l'impétuosité de la charge des Français, puis les poursuivirent à travers les rues de Rémy où le combat continua.

La petite troupe finit par se débander. Un cuirassier entra dans une maison et se cacha sous un tas de bois. Un autre, après avoir tué trois ennemis, sauta le mur d'un jardin et s'y cacha. Les autres trouvèrent abri dans d'autres maisons. Tous parvinrent à s'habiller en civil et restèrent cachés pendant deux jours, pendant que les Allemands les cherchaient. On trouva le lieutenant dans un marais; il avait deux côtes cassées et une épaule démise. Transporté dans une fabrique, on le soigna et on lui fit revêtir les habits d'un surveillant. Enfin, munis de sauf-conduits, les 12 cuirassiers qui avaient échappé à l'ennemi parvinrent à traverser les lignes et à atteindre Paris.

CROISEUR ALLEMAND COULE

Un sous-marin anglais torpille le croiseur "Hela"

Berlin, 17.—On vient d'annoncer officiellement que, le 13 septembre, le petit croiseur "Hela" a été torpillé par un sous-marin anglais.

Presque tout l'équipage a été sauvé.

* * *

Londres, 17.—Le "Scotsman", d'Edinbourg, annonce que le sous-marin allemand qui avait coulé le croiseur anglais "Pathfinder" près des côtes d'Ecosse a été coulé à son tour par des navires de guerre anglais.

L'OFFENSIVE SERBE

150,000 Serbes ont envahi la Bosnie

Londres, 17.—Suivant un rapport communiqué par la légation serbe, 150,000 soldats serbes se trouveraient actuellement en Hongrie et après avoir pris l'offensive, auraient repoussé, avec succès, les troupes autrichiennes.

Les Autrichiens ont construit des retranchements sur tous les points stratégiques se trouvant sur les routes conduisant à Budapest.

De nombreux soldats serbes marchent sur Frushkagora, position de première importance, cela pour mettre l'aile gauche de l'armée serbe à l'abri des attaques de l'ennemi.

La légation serbe a annoncé également que les Serbes assiégeraient Visigrade, en Bosnie, et que leur ligne de front s'approchait de Sarajevo, ville bien fortifiée où se livrera probablement une grande bataille.

On assure que l'armée serbe se joindra bientôt à une armée russe qui s'avance rapidement vers l'ouest.

* * *

Rome, 15.—Une dépêche reçue de San Giovanni (Albanie) dit que les troupes monténégrines ont opéré leur jonction avec l'armée serbe.

"La bataille a duré samedi, dimanche et lundi, dit la dépêche, et les Serbes sont maintenant à la poursuite de l'ennemi. Les pertes autrichiennes s'élèvent à 4,000 hommes. Sept cents hommes ont été faits prisonniers et 500 autres (y compris des officiers) de nationalité slave, ont déserté les Autrichiens et ont passé du côté des Serbes avec armes et bagages."

LES BLESSES FRANCAIS

De 7,000 blessés en traitement à Vichy, 2300 sont retournés au feu

Paris, 20.—De nombreux convois de blessés arrivent chaque jour à Paris, mais il est à remarquer que les blessures des soldats français sont beaucoup plus légères que celles des soldats allemands. La mortalité parmi les blessés allemands est beaucoup plus forte.

Sur 7,000 Français blessés en traitement dans les hôpitaux de Vichy depuis le début de la guerre, plus de 2,300 ont été guéris et sont retournés sur le front.

Beaucoup d'autres, guéris de leurs blessures, sont en congé de convalescence.

La plupart des blessés français souffrent de blessures de balles aux bras et aux jambes, alors que la plupart des blessures des Allemands ont été occasionnés par des éclats d'obus et des coups de baïonnettes.

LES BALLES "DUM-DUM"

De grandes quantités de balles explosibles sont trouvées par les Russes dans les forts autrichiens

Pétrograde, 17 septembre. — Le quartier général de la Croix rouge annonce qu'il a été informé télégraphiquement, par ses représentants, qui accompagnent le 1er corps d'armée russe, que l'on a trouvé, dans les forts autrichiens qui ont été pris, de grandes quantités de balles "dum-dum" empaquetées séparément et spécialement étiquetées. Ils accusent aussi les Autrichiens d'avoir fait usage de balles explosibles.

Les membres de la Croix rouge ont adressé une requête au quartier général pour qu'une commission soit chargée de faire une enquête sur ces accusations.

Le comte de la Mirande, mort à Lucques en 1824, légua toute sa fortune à une carpe qu'il nourrissait depuis vingt ans dans une piscine antique.

En 1781, un meunier des environs de Toulouse écrit dans son testament: J'institue mon héritier Papillon, mon âne à poil roux; mais je veux qu'il appartienne à mon neveu Guillaume, afin que ce dernier l'étrille chaque jour avec soin, et le laisse reposer jusqu'à sa mort.

La veuve d'Adam Dupuis, sieur Roquemont, laisse toute sa fortune à ses trente-deux chats, et indique minutieusement la manière de faire leur pâtée.

Avant de mourir, lord Bokkey fait appeler ses quatre chiens, qui s'installent dans les fauteuils autour de son lit; il leur adresse ses derniers adieux, reçoit leurs caresses suprêmes et rend son âme entre leurs pattes. Dans son testament, il ordonne que leurs bustes soient sculptés aux quatre coins de son tombeau.

LES SUCCES RUSSES EN GALICIE CONTINUENT

Deux armées autrichiennes se sont rendues. — Les Russes auraient déjà fait 280,000 prisonniers. — La panique à Vienne

Le colonel Nicolai Golejewski, attaché militaire de Russie à Washington, actuellement de passage à New-York, a reçu la dépêche suivante de l'état-major russe à Pétrograde:

"La nécessité de concentrer notre attention et nos forces sur la bataille livrée en Galicie, où nos troupes ont remporté succès sur succès, nous a obligés à affaibiir momentanément nos armées en Prusse orientale. Notre marche dans cette région, si victorieuse au début de la guerre, s'en est trouvée retardée. Aussi les troupes du général Rennenkampf s'arrêtèrent-elles dans les premiers jours de septembre sur la ligne de Gerdauen à Labiau.

"Le 7 septembre, les troupes allemandes firent un mouvement général offensif contre l'armée du général Rennenkampf et, plus au sud, sur la frontière russo-prussienne. La région fermée et accidentée des lacs Mauer rendait difficile l'évaluation des troupes allemandes.

"Le 10 septembre, les Allemands ayant tenté un vaste mouvement enveloppant, nous dûmes nous replier.

"Le 11 septembre, pour arrêter la marche de l'ennemi, nous reprîmes partiellement l'offensive. Le combat continue dans cette région, où les Allemands sont de beaucoup supérieurs en nombre.

* * *

Paris, 16.—Le correspondant du "Matin" à Pétrograde télégraphie qu'il y court des bruits persistants que les armées autrichiennes auraient capitulé hier.

Une dépêche de Pétrograde à l'agence Havas, dit que les Allemands envoient des renforts importants à la frontière de Memel (Prusse orientale). Cette place forte est située sur la Baltique, à 115 kilomètres au nord-est de Königsberg.

Le conseil impérial russe étudie des lois pour l'administration des territoires conquis en Autriche et en Prusse.

Une autre dépêche de Pétrograde dit qu'un communiqué officiel déclare que les succès russes en Galicie continuent.

* * *

Paris, 16.—Une dépêche de Pétrograde, à l'agence Havas, dit que les Russes qui ont pénétré en Bukovine, domaine de la couronne situé dans l'ouest de Hongrie, s'avancent dans le pays sans rencontrer la moindre opposition. Des affiches ont été vues partout dans le pays annonçant la victoire des troupes autrichiennes.

"Les Allemands fortifient Halisz, dans la Pologne russe, ajoute le correspondant et les alentours de la ville ont été minés, et on a tendu partout du fil de fer barbelé pour retarder la marche de l'ennemi. Kalisz a repris le nom de Grossgarten.

"Une communication semi-officielle dit qu'il ne faut pas s'inquiéter de la lenteur des opérations russes dans la Prusse orientale. Les succès et insuccès qu'ils ont remportés ont été insignifiants et n'ont aucune importance dans une lutte aussi gigantesque."

* * *

Rome, 16.—Des nouvelles de Pétrograde reçues ici indiquent que le nombre de prisonniers autrichiens actuellement entre les mains des Russes s'élève à 280,000.

Le "Giornale d'Italia" dit que l'Autriche a retiré sa première ligne de troupes de la frontière italienne. Les compagnies de chasseurs alpins, en particulier, dont on a besoin des services contre les Russes, sont partis et ont été remplacés par des troupes formées de la gendarmerie et de la territoriale qui ont renforcé leurs lignes de défense en coupant les routes par des tranchées de 3 mètres de large et de 3 mètres et demi de profondeur.

Contre le débarquement possible d'une force ennemie à Trieste, qui est une ville ouverte, on a creusé des tranchées sur les flancs des montagnes qui dominent la ville et on a construit des blockhaus autour du golfe de Trieste.

Les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie ont été minées.

* * *

Londres, 16.—Une dépêche de Pétrograde dit qu'il s'est produit une panique à Vienne à l'annonce de la nouvelle de la capture de Semlin par les Serbes et que des milliers de "sans travail" parcourent en bande les rues de la capitale de l'Autriche.

Les magasins militaires et même les réserves d'uniformes ont été insuffisants, si bien que les réservistes qui ont répondu au troisième ordre de mobilisation, partent pour la frontière vêtus de leurs habits civils.

2,500 Russes, qui étaient prisonniers des Allemands, ont été remis en liberté et sont arrivés à Pétrograde en passant par la Finlande.

La raison de leur mise en liberté serait que le trésor allemand est si appauvri, qu'il ne peut supporter la charge de l'entretien de prisonniers.

* * *

Londres, 16.—Le correspondant militaire du "Berlingske Ubends" télégraphie, du quartier général de l'état-major autrichien:

"Les Russes se sont servis, avec grand avantage, de mitrailleuses installées sur les arbres.

"Les médecins militaires autrichiens déclarent qu'ils n'ont découvert aucune preuve de l'emploi, par les Russes, de balles "dum-dum".

"On dit que les fantassins russes tirent trop haut, ce qui est dû à l'excessive profondeur de leurs tranchées.

"Les éclaireurs russes mettent le feu à des maisons pour faire des signaux à leur artillerie, mais on ne fait contre eux aucune accusation de brutalité.

"On rapporte que Vienne est bouleversé par les nouvelles alarmantes apportées par les réfugiés de Lemberg, et ont fait de grands préparatifs pour la défense de la capitale.

DEVANT LIEGE

Récit d'un sergent allemand déserteur

Un sergent allemand, d'origine alsacienne, qui a combattu sous Liége dans les rangs allemands, et qui a déserté à la fin de la bataille, a fait en arrivant en France un récit intéressant et qui apporte de nouvelles précisions sur ce que l'on sait déjà de l'état matériel et moral du soldat allemand.

Convoqué à son oncien corps, la veille de la mobilisation, il fut envoyé aussitôt à Aix-la-Chapelle, habillé, équipé en compagnie d'un grand nombre d'autres réservistes et versé au 165e régiment (Quedlinbourg 4e corps d'armée) qui arrivait par voie ferrée à demi mobilisé.

D'après lui, ont pris part, au début, à l'attaque de Liége, une bonne partie du 9e corps, le 7e corps tout entier; le 10e corps en entier et une brigade du 4e corps.

Jusqu'au 7 août, date à laquelle il a déserté, il n'affirme n'avoir jamais entendu parler de la présence sous Liége ou en arrière des 3e et 11e corps. Mais on parlait de l'arrivée comme renfort du reste du 9e corps et aussi de la garde.

Jusque-là le moral des hommes était assez satisfaisant; le colonel, les chefs de bataillon, les capitaines surtout leur parlaient assez fréquemment et leur annonçaient que les Belges les laisseraient passer sans résistance, que la situation était bien meilleure qu'en 1870, car on allait arriver tout de suite dans le dos des Français, et qu'on serait à Paris dans quinze jours.

Cependant un certain nombre de réservistes n'étaient pas contents, car ils se demandaient pourquoi on faisait cette guerre.

* * *

En approchant de Liége, on entendit en avant une violente canonnade et fusillade; la brigade du 4e corps, dont faisait partie le 165e, marchait en échelon, en arrière et à gauche du 10e corps. Les hommes commencèrent à s'émouvoir, car on leur avait dit et répété que les Belges ne feraient aucune résistance.

Le 4 août au soir, le régiment arriva enfin près du château, à un kilomètre nord de Massouheid, où il s'installa au bivouac. Beaucoup d'hommes étaient éreintés et tenaient à peine debout. Depuis leur départ d'Aix-la-Chapelle, ils avaient été nourris uniquement de vivres de réserve et d'eau.

Le 5 août au matin, on distribua à chaque homme un petit morceau de saucisson.

Le régiment resta une partie de la journée immobile près de ce château avec un régiment du 10e corps, tous deux constituant une réserve.

Dans l'après-midi, le général von Emmich, qui se tenait près de Saint-Hadelin, fit appeler à lui les officiers supérieurs et capitaines des deux régiments. Il leur annonça que la ligne de combat avait subi de fortes pertes et que la brigade allait se porter en avant en renfort.

Le 165e commença son mouvement dans la direction du fort de Chaudfontaine; mais au bout de peu de temps il vit arriver sur lui un flot de fuyards; c'étaient les tirailleurs de la ligne de feu qui venaient de recevoir une contre-attaque belge à la baïonnette et qui s'enfuyaient dans le plus grand désordre.

Un général arriva alors et il ordonna au 165e: "En arrière! En arrière!" Le régiment se retira en bon ordre jusqu'à Goffontaine, à une dizaine de kilomètres en arrière, où il s'installa en cantonnement-bivouac. Les cuisiniers de campagne arrivèrent enfin et distribuèrent un repas chaud aux hommes, le premier depuis trois jours.

Les hommes, à ce moment, étaient complètement démoralisés; d'abord, ils venaient de voir leurs camarades en fuite, ils étaient exténués de fatigue, ils creyaient de faim; puis de mauvaise nouvelles leur parvenaient; quelques prisonniers belges, puis des journaux saisis dans les fermes ou villages leur apprenaient que la Belgique avait déclaré la guerre à l'Allemagne et était décidée à se défendre énergiquement, et que l'Angleterre se rangeait du côté de la France: en un mot, le contraire de ce que leur avaient raconté leurs officiers.

* * *

Le 6 août, le sergent qui fait ce récit fut envoyé patrouiller dans les bois voisins, ainsi que la nuit qui suivit. C'est alors que s'égarant vers le nord, il tomba, dans le voisinage du fort de Fléron, sur deux patrouilles belges, les évita et fut chargé par un parti de lanciers belges. Ses hommes se dispersèrent: lui grimpa dans un pommier où il resta une heure. Il put enfin gagner un village voisin et trouver des effets civils qu'il échangea avec ses effets militaires. Ayant pris la résolution de quitter l'armée allemande et de s'enrôler en France il réussit à gagner Liége, puis Bruxelles et enfin Paris, où il a contracté un engagement dans le corps des volontaires alsaciens-lorrains.

Dans le récit de ce sous-officier, qui paraît très intelligent, dégourdi et de bonne famille, il y a lieu de noter les trois points intéressants suivants:

1. Les fantassins allemands ont, paraît-il, une grande crainte du corps-à-corps à la baïonnette. Ils tirent sur l'ennemi qui s'avance, mais s'ils s'aperçoivent que ce dernier marche quand même, malgré les pertes et que l'abordage est inévitable, ils lâchent pied;

2. Le sous-officier a entendu des officiers d'infanterie se plaindre violemment que l'artillerie n'appuyait pas suffisamment les attaques d'infanterie:

3. Les hommes de l'armée active restent silencieux; ce sont, paraît-il, les réservistes, plus avertis et plus indépendants, qui font l'opinion et fixent le niveau du moral dans la troupe allemande. Ce moral est devenu détestable après les échecs sous Liége, surtout parce que les hommes, en dehors de l'extrême fatigue et du manque de nourriture, ont été complètement surpris par l'attitude des Belges qu'on leur avait affirmé devoir être tout autre.

LES BALLES DUM-DUM

Une protestation de la France

Après les massacres de blessés et le bombardement de Pont-à-Mousson, le gouvernement français s'est vu dans la triste nécessité de signaler aux puissances l'emploi de projectiles prohibés par le droit des gens. Voici le texte du troisième mémorandum qui a été remis aux représentants des puissances:

Le gouvernement de la république française a l'honneur de porter à la connaissance des puissances signataires des conventions de La Haye les faits ci-dessous exposés, qui constituent de la part des autorités militaires allemandes une violation des conventions signées le 18 octobre 1907 par le gouvernement impérial allemand.

Le 10 août 1914, à la suite d'un engagement entre les troupes françaises et allemandes, un médecin-major a remis au général commandant la brigade d'infanterie "un chargeur trouvé sur la route de Munster", aux environs de la douane allemande, "qui comprenait cinq cartouches armées de balles cylindro-coniques à bout coupé, dont la chemise de nickel incomplète laissait à découvert la partie antérieure du lingot de plomb".
dure dont l'enveloppe ne couvri-
été trouvées sur des soldats français tués et ont été remises au ministère de la guerre.

La déclaration de la Haye du 29 juillet 1899, signée par l'Allemagne, condamne dans ces termes l'emploi de pareilles balles:

"Les puissances contractantes s'interdisent l'emploi de balles qui s'épanouissent ou s'aplatissent facilement dans le corps humain, telles que les balles à enveloppe dure dont l'enveloppe ne couvrirait pas entièrement le noyau ou serait pourvue d'incisions."

Le gouvernement de la république proteste contre de pareils procédés.

* * *

Il n'y a pas une seule guerre, depuis vingt ans, où les belligérants n'aient accusé leurs adversaires—lesquels s'empressaient de leur retourner le compliment—de se servir de balles "dum-dum". Ce fut le cas de la guerre hispano-américaine, de la guerre du Transvaal, de la guerre russo-japonaise, des deux guerres balkaniques...

Mais jamais encore les soldats réguliers d'aucune puissance n'avaient été pris en flagrant délit d'emploi de ces projectiles justement réprouvés par le droit des gens et les conventions internationales. Il est donc permis de croire que toutes les "histoires" qui avaient couru jusqu'ici à ce propos étaient des calomnies·

Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage.

Il était réservé aux Barbares d'outre-Rhin de donner, à ce point de vue comme à tant d'autres, l'exemple "authentique" de la félonie.

Cette fois, aucun doute n'est possible. On a saisi des balles "dum-dum" dans la poche d'un prisonnier allemand, non pas d'un soldat, mais d'un officier, qui avait évidemment l'intention de s'en servir. Son compte est bon, à celui-là. Il va être solennellement traduit devant une cour martiale. Il subira le sort qu'il mérite, et les considérants de son jugement seront adressés, par les voix neutres, à l'empereur Guillaume, en même temps qu'aux représentants de toutes les nations

Il faut un exemple!

Non pas que les blessures des balles "dum-dum" soient en soi plus atroces que celles d'un éclat biscornu de shrapnell ou d'un "tour de clé" de baïonnette. Mais leur emploi dénote "une préméditation de cruauté, aggravée d'un dédain de la foi des traités, qui appelle le châtiment

Ce sont, en effet, des projectiles dont on a découpé l'enveloppe de métal dur, de façon qu'ils s'épanouissent "en artichaut" dans le corps de la victime et y fassent, en quelque sorte explosion. Tout homme frappé par une balle "dum-dum" est un homme mort; si même, par miracle, il doit en revenir, il s'abat, foudroyé, mutilé affreusement, sur place.

Cette horrible truc fut imaginé—au cours, si j'ai bonne mémoire, d'une "punitive expédition" au Chitral—par des soldats de l'armée des Indes, qui, surpris et furieux de voir les Afridis continuer, quoique touchés en plein corps et même traversés d'outre en outre, à charger quand même, cherchaient individuellement un moyen de rendre leur feu plus efficace. Ils donnèrent aux balles ainsi "améliorées" le nom de "dum-dum", parce que leurs cartouches provenaient de la manufacture d'armes de ce nom, à 7 milles de Calcutta.

Il va sans dire que le gouvernement britannique ne tarda pas à s'émouvoir et à mettre le holà. Son exemple fut suivi, et l'interdiction fut acceptée par tous les peuples civilisés. Seuls, les Allemands—c'était dans l'ordre!—devaient entreindre la règle.

Il est bon qu'il leur en cuise—et qu'on le sache!

No. 1

Le Marquis de la Charnaye

par

EDOUARD OURLIAC

Marie-Athanase-Chrestien, marquis de la Charnaye, capitaine au régiment de Flandre, quitta le service en 1782, après la mort de sa femme, qui lui laissait deux enfants à élever. On lui apprit subitement cette nouvelle à Perpignan, où il était en garnison. Il revint en hâte à sa terre de Vauvert, en Poitou, et trouva le pays désolé de la mort de la marquise, qui s'était fait adorer. Il avait alors quarante-cinq ans; ses enfants étaient fort jeunes, son fils avait dix ans, sa fille huit; le soin de leur éducation, la surveillance de ses propriétés, le retenaient impérieusement: il régla sa sortie du corps avec le ministre, et se retira définitivement, après vingt-cinq ans de service, avec sa croix de Saint-Louis et sa pension de retraite d'environ six cents livres. Il remit ordre à ses affaires, prépara son fils aux études de l'Ecole militaire, et reprit peu à peu le train des gentilshommes poitevins, hommes pieux et simples pour la plupart, gens de la vieille roche, vrais campagnards et grands chasseurs.

Le château de Vauvert, dont on ne voit presque plus rien aujourd'hui, était situé au milieu de cette partie du Poitou qu'on appelle le *Bocage*, à cause, comme on sait, des grands bois qui la couvrent. Le domaine était en outre environné d'un parc considérable, et c'était après avoir cheminé longtemps dans des bois perdus, au milieu des solitudes les plus sauvages, qu'on se trouvait tout à coup devant la grande porte, toujours ouverte. Au pied du mur, les vieux fossés tout éboulés et embarrassés d'herbes aquatiques, n'étaient plus que des flaques d'eau croupie où barbotaient des oisons et des canards; on les avait tout à fait comblés par une chaussée devant la herse. La cour où l'on entrait d'abord, avec ses hangars, des charrettes acculées çà et là, et son attirail de travaux champêtres, avait quelque apparence d'une grosse ferme. Il restait de l'ancien château une aile ruinée qu'on n'habitait plus, et séparée des bâtiments neufs par une porte en arcade menant aux basses-cours, rejetées sur les derrières, du côté du jardin. Il y avait là une grosse tour flanquée de sa tourelle où tenait encore un gros pan de mur démoli. On montrait au pied de cette tour une porte basse donnant sur des souterrains qui avaient été, disait-on, la prison seigneuriale, où l'on voyait encore de gros anneaux de fer scellés dans les voûtes et les piliers. Le marquis, sans avoir ce que l'on appelait alors des préjugés, plein de respect pour le passé, n'avait point voulu qu'on touchât à ces vestiges: ils servaient, pour le présent, de granges, d'étables et même de colombier. La paille paraissait à travers les meurtrières, des touffes d'herbes couronnaient les remparts rongés de mousse, et des pigeons se jouaient sur les débris des créneaux.

Le château neuf, bâti au commencement du siècle par l'aïeul du marquis, Antoine de la Charnaye, était un solide bâtiment de pierre, à deux étages, fort simple, composé d'un corps de logis à cinq fenêtres de façade et de deux pavillons carrés en saillie, le tout couvert d'ardoises, la girouette au pignon, et dan[...] de ce temps-là. U[...] grés mont[...] vestibule, autres n[...] la fran[...] tomberait à [...] Prévenir la typhi[...] une armée de un milli[...] tié d'agrément, clos de haies vives et bordé de chaque côté de deux avenues de tilleuls taillés en voûte. Ensuite venait le parc, qui s'étendait au loin, et qui, débordant les ailes du château, l'enveloppait pour ainsi dire jusqu'aux fossés.

Le village ou plutôt la paroisse de Vauvert était à deux portées de fusil de là; ce n'était qu'une réunion de fermes éparpillées dans l'espace d'une demi-lieue, vivant du château et relevant toutes autrefois du domaine. La famille de la Charnaye, depuis longtemps vouée à l'état militaire, non-seulement n'avait pu améliorer et accroître ses propriétés mais encore s'était vue forcée de les vendre pièce à pièce pour se soutenir au service. C'était d'ailleurs un usage presque général parmi les gentilshommes poitevins, de partager les revenus d'une terre avec le métayer, et de n'en jamais augmenter le fermage, bien que le temps et la culture en eussent souvent décuplé la valeur.

Le marquis, à cause du triste événement qui le ramenait, ne fut point fêté comme à l'ordinaire; mais ce morne accueil ne prouvait que mieux le profond attachement qu'on portait à sa maison. Ses paysans, à vrai dire, ne l'avaient jamais perdu de vue. Outre les congés de semestre, à moins qu'il ne fût en campagne, il n'avait jamais manqué de venir [p]asser un mois ou deux au temps [de]s moissons. Il comptait des [...]res de lait parmi les paysans [...] et l'on se souvenait encore de l'avoir vu tout enfant. La douleur de sa perte un peu apaisée, et tout à fait remis au train de gentilhomme campagnard, il reprit les habitudes de famille: il visita ses paysans, renouvela les baux de ses fermes, selon l'usage, et but le coup de vin dans chaque chaumière. Il était de toutes les fêtes de ces braves gens: il assistait aux mariages, il tenait les enfants sur les fonts baptismaux avec quelque bonne femme du pays, et ne dédaignait pas de s'asseoir à leur table. Son fils jouait fraternellement dans les pacages avec les plus humbles enfants de la paroisse, qui l'appelaient tout simplement M. Gaston, sans oublier jamais le respect dû à M. le chevalier.

Gaston, élevé dûrement, leste, fort, d'une adresse singulière à manier les armes et les chevaux, était à quinze ou seize ans un des plus hardis chasseurs de la contrée: un peu rude, farouche, emporté, à cause de ces exercices continuels et de sa vie passée dans les solitudes, mais d'une extrême bonté naturelle, ouvert, prompt, généreux, et contenu par la sévérité du marquis son père, qu'il aimait et respectait par-dessus tout. Connu et adoré dans les environs, quand il passait au galop à travers buissons et halliers, levant sa belle tête blonde, les cheveux au vent et appelant chacun par son nom, il lui suffisait d'un signe pour faire abandonner les travaux et emmener la jeunesse dans les bois. C'était là sa plus grande équipée. Le pays est très-giboyeux; tous y sont adroits et passionnés pour la chasse.

Quant aux chasses du marquis, c'était une fête de famille entre la paroisse et le château; le jour une fois fixé, le curé en avertissait au prône, donnait le rendez-vous, et chacun s'y trouvait avec son fusil. Les jours suivants, le gibier se mangeait en commun dans toute la paroisse, au choc des verres vidés à la santé de M. le marquis et de M. Gaston, qui tenaient tête et faisaient raison. Le moment vint pour le jeune homme d'entrer à l'Ecole militaire: ce fut une perte véritable pour le pays. Mais les fêtes reprenaient quand il revenait aux vacances: on s'émerveillait de son joli uniforme et de le voir chaque année plus grand et plus fort.

Le château demeura assez triste. Le marquis passait son temps à lire. Les domestiques étaient peu nombreux: c'étaient un vieux garde-chasse, aujourd'hui concierge, le garde-chasse qui lui avait succédé, et Paulet le jardinier. Mademoiselle Thérèse-Elizabeth de la Charnaye n'avait auprès d'elle qu'une fille de dix-huit ans, sa soeur de lait, qu'on appelait Colombe, et une vieille femme de chambre de sa mère, qui restait dans la maison sans s'occuper à rien. C'était là, avec les gens qui travaillaient aux champs et faisaient les gros ouvrages, tout le service du château; au reste, tous les paysans de la paroisse étaient par attachement, les serviteurs de M. le marquis.

89 arriva. Jusqu'alors les rumeurs révolutionnaires n'avaient point pénétré dans ces campagnes, le marquis était informé de ce qui se passait par les gentilshommes ses voisins qui recevaient des feuilles publiques. On le voyait parfois hausser les épaules, et, quand on le questionnait, il donnait en termes vagues, avec impatience, quelques mauvaises nouvelles qu'il n'achevait pas. Le bon sens de ces gentilshommes ne les trompa guère sur la portée des prétendues réformes du jour, non plus que les paysans ne se laissèrent abuser plus tard. Des émissaires sinistres se montrèrent dans la province, essayant de répandre je ne sais quelles opinions nouvelles sur les prêtres et la noblesse. Ils furent forcés de disparaître; on leur eût fait un mauvais parti. La constitution civile du clergé fut le premier événement qui ébranla le pays. Le refus de certains évêques à prêter le serment donna l'alarme: les curés en parlèrent au prône; les esprits s'échauffèrent, et l'agitation commença de s'étendre. Quelques jours après, le bruit courut que les paysans de Challans, dans le Bas-Poitou, s'étaient révoltés; il y eut ailleurs d'autres séditions aussitôt réprimées. Ce furent de simples accidents qui ne troublaient pas encore toute la province: les gentilshommes, s'affligeant avec les paysans, cherchaient plutôt à les contenir. Cependant les événements se succédaient à Paris et retentissaient coup sur coup dans ces campagnes; la fuite du roi à Varennes répandit la stupeur; les honnêtes gens s'indignaient du

EN PROVINCE

SAINT-CLAUDE

Le dimanche 13 septembre, la population s'était réunie autour de S. G. Mgr Breynat, vicaire apostolique du McKenzie, qui, remplaçant Mgr Langevin malade, était venu donner la confirmation aux enfants de la paroisse. Combien impressionnante pour lui et pour nous, la présence de cet évêque d'origine française au milieu d'une paroisse française surtout à une heure où les épreuves de notre Mère Patrie et les sacrifices que bien des familles d'ici ont fait pour elle, nous tiennent sous le coup des plus rudes émotions. Tout se fit dans la plus grande simplicité, mais de cette simplicité même la fête prit un caractère de fête de famille et nous avons encore dans les yeux la vision de cet "évêque des sauvages", comme il s'appelait, tenant par la main des chapelets de petites "blanches" auxquelles il récitait en "sauvage" les "notre père" et l' "Ave Maria" et jusqu'à l'automobile qui l'emmenait, la troupe des enfants le suivit sautillante et heureuse croyant que cela ne devait point finir encore.

Le nombre des confirmants était de 63 dont 41 filles.

* * *

Avec MM. François Houx et Morel Fournier, le nombre des réservistes partis de Saint-Claude s'élève à 17.

* * *

L'Ogilvie Elevator Co. achève la construction de son élévateur No 36 à notre station. La capacité en est de 40,000 minots et une grande salle pour la farine y est ajoutée.

* * *

Le Cercle Saint-Claude A. C. J. C., démembré par le départ pour le théâtre de la guerre de MM. A. Bray, président, J. et C. de Moissac, R. Martin et J. Philippe, se réunit le 20 pour aviser aux moyens immédiats d'assurer aux membres qui demeurent les avantages du cercle d'études.

* * *

Le presbytère maintenant achevé a été béni par Mgr Breynat et le R. P. Joseph Radaz en a pris immédiatement possession.

* * *

NAISSANCES

M. Maurice Constantin, un garçon.

M. Philippe de Rocquigny, une fille.

Lucien Sicard, un garçon.

M. Marius Acier, une fille.

DELORAINE, MAN.

Dimanche dernier les catholiques de Deloraine ont rendu publiquement hommage aux soldats morts sur le champ de bataille. Belges, Anglais, Irlandais, Français et Canadiens français, après avoir chanté un Libera à l'église, à la suite de la Bénédiction du Très Saint Sacrement, se sont rendus en corps au cimetière.

Marchant en tête, M. le curé précédé de la croix, puis la bannière du Sacré-Coeur, suivie des Dames de l'autel. Ensuite venait le drapeau du Sacré Coeur, confectionné à la main par Melle M.-L. Halde, et toutes les Dames et demoiselles suivaient ce drapeau. Enfin les trois drapeaux anglais, belge et français, et tous les hommes, marchant indifféremment sous les plis des drapeaux de l'une ou l'autre nationalité.

A l'issue de la Bénédiction, une profonde impression a passé sur les fidèles lorsque dans un instant toute l'église devint noire. Les tentures noires des fenêtres, cachées dans les stores ordinaires, furent descendues et en même temps une autre tenture couvrit l'autel avec cette inscription en anglais: Ayez pitié de moi, au moins vous mes amis. Cette seule inscription étendue aux yeux des fidèles au moment où personne ne s'en attendait, a remué un peu les coeurs et fait couler quelques larmes.

Malgré un vent de 60 milles à l'heure, tous les drapeaux ont été déployés et portés fièrement: Irlandais, Belge, et Canadien-français, jusqu'au cimetière, où fut chanté le *Miserere*, un cantique en anglais à la Sainte Vierge, composé pour la fameuse bataille de Lepante, puis le Benedictus et les prières pour les défunts.

La procession composée de plus de 50 femmes et autant d'hommes, est revenue à l'église dans le même ordre, après avoir marché plus de trois milles.

Une collecte faite pour des messes pour le repos de l'âme des défunts a rapporté $18.00.

L'esprit de charité et de patriotisme n'a pas manqué dans toute cette cérémonie et quelques-uns étaient venus d'assez loin pour y assister.

* * *

Le 25 août, Mme Cyrille Verslyppe donnait naissance à une petite fille qui fut baptisée dimanche le 20 septembre sous le nom de Marie. Les parrain et marraine sont le grand'père paternel de l'enfant, M. Jean Verslippe, et la grand'mère maternelle, Mme Jesy Brackey.

LE PAS

Les mines d'or du Lac au Castor ne semblent guère se trouver affectées par la guerre. La semaine dernière le vapeur Georges V faisant le voyage du Pas au Lac au Castor, avait à son bord 30 voyageurs destinés pour les mines d'or. Cette semaine, à son dernier voyage, il y avait à bord 20 passagers à destination pour des mines d'or.

* * *

Le 11 septembre, vers les cinq heures et demie de l'après-midi, le feu prit dans le grenier d'une étable qui se trouvait en arrière de la maison occupée par M. Burton. La promptitude avec laquelle les gens du Pas s'organisèrent pour combattre le feu fit que cette bâtisse seulement fut brûlée; quoiqu'il y eut d'autres constructions très proches, aucune ne fut endommagée. L'origine de l'incendie est inconnu.

* * *

L'école séparée du Pas engageait la semaine dernière les services de Melle Emma Lafontaine comme seconde sous-maîtresse. Elle commençait à enseigner aujourd'hui, le 14. L'école se trouve divisée en trois classes: deux classes où le français est enseigné, dont une pour les jeunes débutants, et la troisième est spécialement pour l'enseignement de l'anglais.



* * *

Dix Belges qui travaillaient à la construction du chemin de fer de la Baie d'Hudson prenaient le train aujourd'hui, 15 septembre, pour aller rejoindre leurs régiments en Belgique. Ces braves comptaient bien arriver à temps encore pour aider leurs frères d'armes à venger les atrocités commises par les Allemands envers les leurs, peut-être, qu'ils avaient laissés là-bas, il y a quelques mois, confiants dans l'avenir de pouvoir se revoir bientôt, ne se doutant guère qu'ils reviendraient non plus pour les revoir mais pour les venger. Toutes les fois qu'un train part du Pas pour Winnipeg, il y a des petits groupes de Belges, de Français ou de Russes qui partent pour aller rejoindre leurs régiments ou pour s'engager comme volontaires pour défendre leur pays. D'autres fois, c'est peut-être un homme qui s'en va seul pour rejoindre son régiment; il part de sang-froid, car à 200 ou 250 miles sur la voie en construction du chemin de fer de la Baie d'Hudson l'excitation que l'on rencontre parmi les foules et qui exalte les hommes à partir, l'excitation est absolument nulle. les nouvelles qui leur parviennent sont rares et de vieille date: aussi partent-ils de sang-froid et non exaltés par l'enthousiasme que crée les foules. Ce sont des héros inconnus.

* * *

La Finger Lumber Co. envoyait aujourd'hui son premier contingent de bûcherons pour ces campements d'hiver. Le contingent comptait 40 hommes. Un autre se prépare pour être envoyé dans une quinzaine de jours.

THIBEAUVILLE

La mort implacable vient de faire une autre victime en la personne de la femme d'un de nos concitoyens bien connus: M. A. Nault, fils.

Mme Nault, née Rosalie Flamand, a succombé le 14 courant au soir, après quelques heures de maladie seulement, munie de tous les sacrements de l'Eglise.

Elle était relativement jeune, étant née en 1879.

Mme Nault laisse une famille de 5 enfants dont un bébé de 14 mois.

Une nombreuse assistance venue de tous les coins du pays est allée reconduire le corps de Mme Nault à sa dernière demeure.

Nos vives sympathies sont acquises à la famille affligée.

CAVALIERS RUSSES EMPOISONNES

Un paysan allemand leur donne de l'eau empoisonnée.

Pétrograde, 16.—Le correspondant du "Rjetsch" à Moscou raconte qu'un fort escadron de cavalerie russe a trouvé la mort en buvant de l'eau empoisonnée qui lui avait été donnée par un paysan allemand.

"La cavalerie, dit le correspondant, partie d'Insterberg, avançait sur de mauvaises routes et par une forte chaleur.

"Les soldats, altérés, s'arrêtèrent dans un petit village et demandèrent à boire à un paysan. Il leur apporta deux cuves d'eau. Peu après avoir bu, près de cent soldats manifestèrent des symptômes d'empoisonnement.

"Quatre des soldats retournèrent au village et demandèrent au paysan de goûter l'eau des mêmes cuves. Celui-ci ayant refusé, les soldats s'en emparèrent et le remirent aux officiers.

"Le paysan passera en conseil de guerre."

EN BELGIQUE

Après avoir attaqué les Allemands pendant quatre jours, les Belges se retirent sur Anvers

Anvers, 16.—L'armée belge s'est retirée sur Anvers, pour être ainsi protégée par la première ligne de forts, après avoir accompli avec succès la tâche que leur avaient confiée les états-majors généraux anglais et français.

Pendant quatre jours, elle a attaqué et harcelé deux corps d'armée allemands, des détachements importants de la Landsturm et 10,000 réservistes appartenant à l'infanterie de marine, qui sont venus renforcer l'armée de terre.

Les Belges avaient pour objet d'empêcher à tous ces régiments de passer la frontière pour aller prêter main-forte aux troupes commandées par le général von Kluck.

Bien que les belges aient eu à lutter contre des forces bien supérieures, ils ont combattu avec tant de courage, que non-seulement ils ont tenu l'ennemi en échec, mais qu'ils ont forcé ce dernier à rappeler deux divisions qui de Gand, avaient été envoyées dans le sud du pays.

Les Belges ont attaqué les lignes allemandes de communication.

Le roi Albert était à la tête de ses troupes, et l'incursion a été si rapide, que les Belges se sont avancés près de Bruxelles, laissant derrière eux de nombreux soldats allemands tués.

* * *

Londres, 16.—Une dépêche d'Anvers au "Central News", datée de dimanche, dit que les troupes allemandes, que les Belges ont attaquées, ont été renforcées, spécialement par de l'artillerie.

On croit que ces troupes de renfort sont venues de Liége, où sont arrivés mille soldats appartenant à l'infanterie de marine.

On dit que les Belges se sont retirés parce qu'ils ont craint de voir brûler Bruxelles par les Allemands.

* * *

Londres, 16.—Des dépêches d'Anvers disent que le combat entre les Allemands et les forces belges, qui étaient sorties d'Anvers vendredi dernier, dura trois jours et trois nuits. Il y eut un sérieux engagement dans les ruines de Louvain, les Belges pénétrant, à deux reprises différentes, jusqu'au coeur de la ville. Hier encore la cavalerie belge attaqua vigoureusement Louvain.

* * *

Anvers, 16.—Un aéroplane allemand, qui essayait aujourd'hui de survoler Anvers, a été précipité à terre par des salves d'infanterie. Un des officiers aviateurs a été tué et l'autre est sérieusement blessé.

L'EXACTITUDE DES COMMUNIQUES ALLEMANDS

Amsterdam, 18.—Un message officiel de Berlin, affirme que les prisonniers de guerre en Allemagne sont au nombre de:

Anglais: 160 officiers, 7,350 hommes; Français: 1,630 officiers, 86,000 hommes; Russes: 1,830 officiers, 91,000 hommes; Belgique: 440 officiers, 30,000 hommes.

D'autre part les pertes allemandes depuis le début des hostilités, sont officiellement de 6,535 tués, 8,391 dangereusement blessés et 4,242 blessés légèrement.

LA MORT PLUTOT QUE LA RETRAITE

Paris, 16.—Après la victoire remportée sur la Marne le 6 septembre, le généralissime des armées françaises adressa à ses troupes l'ordre du jour suivant:

"A cet instant, alors que se poursuit la bataille dont dépend la sûreté de la patrie, il est important d'attirer l'attention sur le fait que ce n'est plus le moment de regarder en arrière. Tous les efforts doivent tendre à attaquer l'ennemi et à le forcer à reculer.

"Les corps de troupes qui seront incapables de forcer leur marche en avant doivent se maintenir sur les positions qu'elles occupent à n'importe quel prix et y trouver la mort plutôt que de reculer. Dans les circonstances présentes aucune faiblesse ne sera tolérée."

Nous savons maintenant comment ces instructions ont été suivies et quels brillants résultats ont été atteints.

L'ONCLE CELIBATAIRE

Un vieux célibataire, immensément riche, se trouvant très malade, fait appeler son notaire afin de faire son testament. Il veut léguer toute sa fortune à un de ses amis.

—Eh quoi! lui fait observer le notaire, vous laissez votre fortune à un étranger, quand vous avez de la famille, quand vous avez un neveu?

—Mon neveu! s'écrie le vieux célibataire avec fureur, mon neveu: un va-nu-pieds, un polisson, un gueux qui n'a pas le sou, qui n'a jamais rien voulu faire, et que je n'ai pas vu depuis plus de dix ans!

—Mais, depuis ce temps-là, répond le notaire, votre neveu a fait fortune.

—Comment, il est riche?

—Très riche, et il n'a nullement besoin de votre héritage.

—En ce cas, c'est différent: je l'institue légataire universel.

---

traitement fait au roi: les paysans n'y pouvaient pas croire. Le marquis, hors de lui, résolut d'aller à Paris pour s'assurer par ses yeux de l'étrange état de la France; son fils, sorti de l'Ecole, s'y trouvait en ce moment avec son brevet de lieutenant: cette circonstance acheva de le décider. Il prit des dispositions pour la sûreté de sa maison et de sa fille, qu'il pouvait laisser sous la garde de ses gens, et partit seul. Le dessein en fut pris et exécuté du soir au matin.

Il arrive, et trouve la capitale dans le délire de l'effervescence où elle était alors. Gaston le met au courant, lui apprend des détails horribles qu'il ignorait, et le consulte sur le parti qu'il doit prendre. On formait alors la garde constitutionnelle que l'Assemblée nationale prétendait affecter à la défense du monarque: des officiers poitevins, et notamment M. Henri de Larochejaquelein, du même âge que Gaston, lui proposèrent d'y entrer avec eux. Le marquis y consentit, mais il voulut voir le roi et lui demander lui-même la faveur de mettre son fils à son service. Louis XVI les accueillit avec son extrême bonté, parla des affaires présentes, parut rassuré sur ses dangers, et permit au jeune officier de rester auprès de sa personne. Or, en ce moment, le roi était déjà prisonnier dans les Tuileries. Le marquis sortit du château, dévorant ses larmes. Gaston fut incorporé.

Dans le même temps, le marquis passait un soir dans la rue de l'Université, où il demeurait, en habit bourgeois fort simple, car il y avait déjà grand péril pour les *aristocrates*, quand il fut reconnu et accosté par un homme qui l'avait suivi: c'était son ancien sergent au régiment de Flandre, du nom de guerre de la Verdure, qu'il avait obligé autrefois et qui lui était très-attaché; il l'avait eu d'abord pour domestique, et l'avait souvent mené à Vauvert dans ses semestres. Cet homme lui montra une grande joie de le revoir, et lui demanda la permission de s'informer de M. Gaston, qu'il avait vu tout enfant, et à qui le premier il avait appris l'exercice. Puis, le marquis l'interrogeant sur son compte, il dit que, sa compagnie étant désorganisée, il se trouvait pour le moment sur le pavé, sans grade et sans ressources. Le marquis fut touché, s'en prit à la Révolution qui portait préjudice à tout le monde, et lui glissa deux louis dans la main; mais, faisant réflexion qu'il avait besoin, pour son séjour à Paris et son voyage, d'un homme sûr, qui d'ailleurs ne lui serait pas inutile dans sa terre, il lui proposa de le reprendre à son service. La Verdure dit quo'n lui donnait l'espoir d'entrer dans des bataillons de nouvelle épée où les anciens soldats avanceraient rapidement, et qu'il voulait encore tenter la fortune; mais qu'il avait un frère, honnête garçon, dont la position n'était pas meilleure, et qu'il serait content de présenter à M. le marquis.

Il le lui amena le lendemain; c'était son frère aîné, un peu mûr déjà, d'un air simple et dur, mais franc et honnête. Cet homme s'appelait Mainvielle, qui était le nom véritable de la Verdure. Il ne déplut pas au marquis, lequel d'ailleurs le prit de confiance sur les recommandations de son ancien sergent. Et, en ffet, Mainvielle, dont la prudence et la discrétion le détournèrent de tout accident, et lui sauvèrent la vie en plusieurs occasions où, indigné de ce qu'il voyait, il s'était laissé emporter.

M. de la Charnaye passa trois mois à Paris, après quoi des lettres alarmantes le rappelèrent dans sa province. Gaston, à son départ, s'efforça de le rassurer, et lui jura qu'ils défendraient le roi, lui et ses amis, jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Il fut convenu qu'il lui écrirait régulièrement ce qui arriverait. Le marquis trouva les provinces plus émues, et surtout le Bas-Anjou et le Poitou, où les paysans gardaient leurs curés et assistaient aux offices le fusil à la main. On apprit bientôt les événements du 10 août. Gaston assista, dans cette journée, à la prise et aux massacres du château; il se battit tout le jour à côté de MM. Marigny, Larochejaquelein et Charette, singulier hasard qui réunit sur ce théâtre les plus illustres chefs de la Vendée. Quand il vit tout perdu, Gaston, désespéré, son épée brisée, séparé des siens, imagina de se mêler aux égorgeurs: il ramassa un coutelas, poignarda six ou sept hommes dans cette foule ivre de vin et de carnage, s'affubla d'un bonnet rouge, et s'échappa couvert de sang par la grille du pont Royal. Le roi prisonnier, il n'avait plus qu'à rentrer dans sa famille; mais il se cacha dans Paris avec des gentilshommes qui entretenaient encore des intrigues dans l'espoir de délivrer Louis XVI.

Les récits de cette journée accroissent le trouble dans les provinces de l'Ouest; les règlements administratifs trouvent partout de la résistance: on s'ameute, on insulte le nouveau régime. Le général Dumouriez, commandant à Nantes, entre dans le Bas-Poitou à la tête du régiment de Rohan et des gardes nationales. Enfin vint le jour où l'on se dit avec épouvante dans les campagnes: *Le roi est mort!* Cette nouvelle tomba dans le pays comme un coup de foudre: pour en comprendre l'effet, il faudrait se représenter l'idée de grandeur et de vénération inexprimable qu'attachait alors à la royauté le peuple des champs et des provinces. Deux moir après, l'Anjou, le Poitou et une partie de la Bretagne étaient en pleine insurrection; mais les partis ne se connaissaient point, la ligne n'eut point de chef. Tout rentra dans un calme apparent. Ce fut Gaston, parti de Paris à travers mille dangers qui confirma à Vauvert le bruit du supplice de Louis XVI. Le marquis l'embrassa sans parler. Ce qu'il ne pouvait concevoir, c'est qu'il ne se fût point tiré un coup de fus[illegible] dans un pareil jour; il lui écha[illegible]pa de dire qu'il avait honte d'[illegible] Français. Jusqu'alors [illegible] par[illegible] était tranquille; ell[illegible] plus écartées, et les agents du gouvernement l'inquiétaient peu. On essaya d'arracher le banc seigneurial de l'église, il fut replacé aussitôt; le curé disait toujours la messe, et les paysans en armes entouraient l'autel. Bien des gens encore ne croyaient pas à la mort du roi; il ne fallait qu'une étincelle pour mettre le pays en feu.

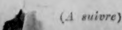
La Convention annonce pour le 10 mars la levée en masse de trois cent mille hommes. On sonne le tocsin. Les paysans s'arment, s'assemblent, et chassent les maires et les gendarmes; neuf cents communes se soulèvent sous M. d'Elbée. Le 11 mars, les jeunes gens convoqués à Saint-Florent pour tirer à la milice dispersent les autorités; Cathelineau se met à leur tête et emporte Jallais, Chemillé, Chollet. On arrache Bonchamps et d'autres anciens officiers de leurs châteaux; on les prend pour chefs. La Basse-Bretagne et le centre du Bocage se soulèvent à leur tour. On s'empare en cinq jours de Vihiers, Challans, Machecoul, Légé, Pallnau, Saint-Fulgent, les Herbiers, la Roche-sur-Yon, et l'insurrection victorieuse s'étend dans toute la province.

Comme on prenait les armes de toutes parts autour de Vauvert, la paroisse était dans une grande fermentation; mais le marquis refusait [illegible] à de misérables [illegible] -le-François. [illegible] pouvaient [illegible] insignes de la Croix-ro[illegible] du pays. [illegible] épinglés à leurs manches de guer[illegible] qui éveilla des soupçons. Il était al[illegible] Lescure, voir où en étaient les choses. Il avait assisté, chemin faisant, aux armements de plusieurs paroisses, qui l'avaient rempli d'impatience et d'enthousiasme. Il rencontre en revenant une troupe de ses paysans armés de pioches, de fourches, qui couraient à Vauvert, fuyant les recruteurs. L'un d'eux dit: "Est-il bien vrai, monsieur Gaston, que nous ne marcherons pas avec nos frères de Clisson?—Oui, oui, mes amis, dit Gaston, nous marcherons." Les paysans poussent des cris de joie, entourent le cheval, et arrivent, menant Gaston en triomphe.

Cependant les gens de Vauvert s'étaient rassemblés en tumulte dès le matin dans la cour du château. Le marquis demande ce que c'est. Une députation des plus notables monte auprès de lui. On lui expose comme quoi les paysans sont résolus à mourir en combattant plutôt que de quitter leurs femmes, leurs enfants, leur pays, pour obéir à la loi de la conscription. Ils font valoir l'exemple des paroisses voisines, leurs succès, la nécessité de les seconder, et ils pressent le marquis de se mettre à leur tête. Le marquis hausse les épaules en disant qu'il se ferait conscience de mener à la boucherie de pauvres gens sans armes et sans discipline: quoi qu'on pût ajouter, il demeura inébranlable. Les paysans reviennent tristement porter sa réponse, qu'on accueille avec des vociférations; le désordre redouble. Les plus hardis disent qu'on a bien forcé MM. Bonchamps et Charette à prendre les armes, et qu'on saura bien contraindre le marquis à marcher. Ces hommes, qui l'adoraient, ne le connaissaient plus et n'étaient plus maîtres d'eux-mêmes. Ils s'écrient qu'ils ne sortiront pas du château que le marquis ne soit avec eux. On met le feu à une charrete de paille, des furieux s'emportent jusqu'à commettre quelques dégâts, et par intervalle les cris reprenaient comme une tempête: "Monsieur le marquis! monsieur le marquis!"

Le marquis se mit à la fenêtre, pâle de colère. Une acclamation s'éleva, on jeta les chapeaux en l'air, les paysans agitèrent leurs fourches. M. de la Charnaye les regardait fixement, prenant en pitié cette multitude impuissante. Mais il était livré à d'étranges combats. Cette fureur, cette indignation, qui répondaient si bien à la sienne, l'échauffaient par degrés, et il avait peine à se contenir. Les paysans étaient si transportés, qu'ils ne s'intimidaient pas de ce regard et de ce silence, mais ils criaient toujours: "Monsieur le marquis, ne craignez point, nous nous battrons bien. Tue les bleus! tue! marchons!"

Ces cris se répandaient et formaient une grande clameur. Des femmes circulaient dans la foule, élevant sur leurs bras de petits enfants qu'elles montraient au marquis. "Ils brûlent nos moissons! Ils ont tué le roi!" cria pardessus les autres un paysan exaspéré.



(A suivre)

LA BATAILLE EST ENCORE INDECISE

Les troupes alliés ont progressé sur les deux ailes et n'ont faibli sur aucun point.—Les Allemands, dans leur retraite, abandonnent un important matériel de guerre

Paris, 16.—Le communiqué officiel suivant a été publié ce soir:

"L'état-major général n'a fait parvenir aucun bulletin sur la bataille actuellement engagée sur tout le front.

"Comme le gouvernement l'a déjà fait remarquer, il ne faut pas s'étonner qu'au cours d'une bataille, qui dure depuis plusieurs jours, on ne puisse donner aucun résultat. Nous savons cependant, que, ce soir, à 6 heures, nous n'avions faibli sur aucun point."

* * *

Paris, 18.—Suivant un rapport officiel paru cet après-midi, l'armée allemande qui se tient sur la défensive livre bataille sur tout le front s'étendant de Noyon jusqu'au nord de Verdun.

La communication officielle suivante vient d'être publiée:

"Les 14 et 15 septembre, les arrière-gardes de l'ennemi, avec lesquelles nos forces qui les poursuivaient étaient en contact, ont été renforcées par le corps principal de l'armée allemande.

"L'ennemi se trouve engagé dans une bataille tout le long du front, où certaines de ses positions paraissent excellentes.

"Ce front est bordé, d'un côté, par Noyon et les plaines qui se trouvent au nord de Vic-sur-Aisne, Soissons et Loan, par les collines situées au nord et à l'ouest de Reims et une ligne qui, courant de ce point au nord de Ville-sur-Tourbe, à l'ouest de l'Argonne, est continuée au-delà de l'Argonne par une autre ligne qui passe au nord de Varennes, place évacuée par l'ennemi, et arrive à la Meuse, près de la forêt de Forges, située au nord de Verdun.

"Pendant que nos troupes poursuivaient l'ennemi après la bataille livrée près de la Marne, les Allemands nous ont abandonné de nombreux prisonniers, auxquels sont venus s'ajouter un grand nombre de traînards cachés dans les forêts.

Il est impossible de dire quel est le nombre exact de ces prisonniers, ainsi que l'importance du matériel de guerre dont nous nous sommes emparés.

"C'est pour cela que le ministre de la guerre, qui ne veut pas publier des chiffres qui pourraient paraître fantastiques, s'abstient de donner à ce sujet de plus amples détails."

* * *

Soissons, 18.—Lundi, l'aile droite de l'armée allemande, en battant en retraite, a abandonné Soissons et, en même temps, s'est éloignée de l'Aisne.

Pendant toute la nuit de lundi, les Allemands ont continué à se retirer vers le nord. Les Français, en les poursuivant, se sont vus forcés de traverser l'Aisne.

Hier, l'artillerie française placée sur l'autre rive de l'Aisne a envoyé un feu nourri sur l'ennemi. Seul le calme qui régnait hier à Soissons a été interrompu par le bruit des canons français dissimulés à 300 mètres à peine de Soissons, dont le bruit se mêlait au bruit atténué d'autres canons qui se trouvaient à une petite distance.

Seules quelques centaines de personnes se trouvaient dans les rues, derrière la rivière. Les autres avaient quitté la ville avant l'arrivée des Allemands.

Des avis imprimés en allemand étaient placés sur les murs des maisons, au coin des rues, pour indiquer quels ponts il fallait traverser et quelles routes on devait prendre pour se rendre dans les villes les plus voisines.

Les soldats allemands avaient écrits leurs noms avec de la craie sur les volets de fer fermant les magasins.

Le dernier obus allemand est tombé dans la ville hier matin et a blessé une femme.

On rencontre sur les routes, derrière l'armée, des voitures de munitions, de grands trucks automobiles construits pour pouvoir transporter quatre tonnes et demi de marchandises, ou des charrettes à deux roues attelées d'un ou de deux chevaux, de façon que si l'un ne pouvait continuer sa route, l'autre pût prendre sa place près de la ligne de combat.

Deux prisonniers allemands, gardés par deux Turcos, marchaient derrière l'armée française.

Senlis, ville de 6,000 habitants, a dû être brûlée par les Allemands avec intention. Ce n'est plus qu'un amas de ruines.

Quelques habitants affirment que les Allemands ont organisé l'incendie, mettant le feu de maison en maison jusqu'à ce qu'ils soient sûrs que rien n'échapperait au désastre.

Les autres villes et villages des environs n'ont pas été incendiés: seule, l'artillerie y a fait quelques dégâts.

* * *

Rome, 16.—Un rapport officiel, venant de Berlin, dit que les Allemands ont abandonné Liége.

Le correspondant du "Messagero", à Bâle, fait savoir que les armées allemandes ont, dit-on, reçu l'ordre de se retirer pour aller se battre sur la rive droite du Rhin, après avoir évacué complètement la France, la Belgique et le grand-duché de Luxembourg.

* * *

Londres, 18.—Le bureau officiel de la presse a communiqué le rapport suivant:

"La position générale, sur l'Aisne, reste excellente.

"L'ennemi s'est livré à plusieurs contre-attaques, spécialement contre le premier corps d'armée. Elles ont été repoussées et les Allemands se sont retirés lentement devant nos troupes et les corps d'armée françaises placées sur notre droite et sur notre gauche.

"Les pertes de l'ennemi sont énormes et nous avons fait 200 prisonniers."

LA GUERRE A OUTRANCE

"Nous ne mettrons bas les armes que lorsque nous aurons atteint notre but", dit le roi Georges

Londres, 19 septembre. —Des scènes d'enthousiasme extraordinaires dans les chambres législatives de Westminster, généralement si posées, ont eu lieu aujourd'hui au moment de la prorogation du parlement jusqu'au 27 octobre.

Comme le roi Georges était absent, passant ses troupes en revue son discours a été lu à la chambre des lords par le grand chancelier, le vicomte Haldane, et, à la chambre des communes, par John Whitley, deputy speaker.

Dans son discours, le roi dit:

"Je m'adresse à vous dans des circonstances qui demandent des actes plutôt que des discours. Après que mon gouvernement eut tout mis en oeuvre pour assurer la paix du monde, je fus obligé de déclarer la guerre pour maintenir les obligations de traités délibérément foulés aux pieds et aussi pour protéger les lois publiques de l'Europe et les intérêts vitaux de mon empire.

"Ma marine et mon armée, en association avec nos courageux et fidèles alliés, ont soutenu une vigilance, un courage et une habileté à toute épreuve. Tous les points de mon empire se sont spontanément ralliés sous le drapeau commun.

"Messieurs de la chambre des communes, je vous remercie de la libéralité dont vous avez fait preuve en cette occurrence.

"Mes lords et messieurs, nous combattons pour atteindre un but qui en vaut la peine et nous ne déposerons les armes que lorsque ce but sera atteint.

"J'ai pleine confiance dans les efforts loyaux et pleins d'union de tous mes sujets et je prie Dieu tout puissant de nous donner sa bénédiction."

A la chambre des lords, les membres de la commission royale ont annoncé que le roi avait signé le "Home Rule" et l'acte de dépouillement du pays de Galles et, en même temps, l'acte qui suspend leur mise en vigueur pendant la durée de la guerre.

FINE OREILLE ET BON OEIL

Ce promenant, un jour, sur la place Notre-Dame, à Paris, un Gascon dit à un Marseillais, qui, comme lui, s'extasiait devant la cathédrale.

—Eh, sandis!... Zusez, Monsieur, de la force dé ma vue: z'aperçois une mouché au sommet du clocher.

—Troun dé l'air! fait l'autre, je ne vois pas la mouche, mais je l'entends marcher.

LA SITUATION N'A PAS CHANGE

Les alliés continuent à harceler les Allemands sur toute la ligne. — Les Allemands faiblissent sur plusieurs point de leur aile droite

Paris, 19.—Le communiqué officiel publié à Paris dit que la bataille continue dans le nord-est de la France, sans résultats définitifs. Les Allemands résistent toujours, bien qu'en certains endroits ils aient reculé un peu. Dans d'autres places, ils continuent à élever des retranchements. Les Français ont repoussé, avec succès, certaines de leurs contre-attaques.

Voici le texte du communiqué:

"1. Sur notre aile gauche, l'ennemi continue à résister sur les hauteurs situées au nord de l'Aisne, bien qu'en certains endroits il ait reculé légèrement.

"2. Au centre, entre Berry-au-Bac, petit village situé sur l'Aisne et l'Argonne, la situation est toujours la même L'ennemi continue à se fortifier le long de la ligne indiquée ci-dessus. Entre la Meuse et l'Argonne, les Allemands se sont retranchés dans le voisinage de Montfaucon. Dans l'arrondissement de Voevre, nous plusieurs détachements allemands, entre Etain et Thiaucourt.

"3. Sur notre aile droite en Lorraine et dans les Vosges aucun changement ne s'est produit."

En somme, la bataille continue tout le long du front, entre l'Oise et la Meuse. Les Allemands occupent des positions organisées pour la défense et défendues par une forte artillerie. Nous avançons lentement, cela est forcé, mais nos troupes sont pleines d'ardeur et veulent toujours prendre l'offensive: cela montre quel est leur entrain et leur enthousiasme. Elles ont repoussé avec succès les contre-attaques de l'ennemi.

* * *

Londres, 19.—Le correspondant de l'agence Reuter télégraphiant de Maestricht (Hollande), dit que les dépêches reçues dans cette ville et venant de Cologne, Dusseldorf, Wesel et Duisbourg, indiquent que ces villes construisent de nouvelles fortifications en prévision de l'avance possible des alliés.

Les canons ne cessent de se faire entendre le long de la ligne de bataille, près de Braine, où, durant ces quatre derniers jours, les forces importantes des alliés et des Allemands se sont trouvées journellement en contact.

Le champ de bataille lui-même, où luttent les armées, est plus ou moins accidenté: il n'est donc pas facile de suivre cette lutte terrible, bien que près de deux millions d'hommes combattent dans le voisinage.

Des détachements d'artillerie placés sur le front des alliés lancent avec une grande rapidité des obus sur les positions allemandes.

Des aéroplanes anglais et français volent çà et là, s'efforçant de découvrir les positions occupées par les énormes canons allemands. Ces derniers sont si bien dissimulés qu'on n'a pu arriver, jusqu'ici, à découvrir le lieu de leur emplacement et ils continuent à lancer incessamment leurs énormes projectiles dans la direction des forces alliées.

On ne voit plus aucun aéroplane allemand survoler les champs de bataille. Depuis environ huit jours on n'en a observé aucun et les artilleurs anglais ont déclaré qu'ils avaient envoyé sur eux une telle quantité de balles que les autres hésitaient maintenant à effectuer des reconnaissances.

De brillants faits d'armes viennent montrer tous les jours la bravoure téméraire des soldats français.

LE CINQUIEME JOUR DE BATAILLE

L'aile gauche des alliés pro gresse toujours, mais une accalmie est signalée sur tout le front.

Paris, 20.—Le communiqué officiel suivant a été publié:

"Il n'y a aucun changment dans la situation générale, si ce n'est que nous avons continué à progresser à notre aile gauche, et que l'on remarque une accalmie dans la bataille."

* * *

Paris, 20.—Voici le comuniqué officiel publié cet après-midi:

"La bataille a continué pendant la journée du 17 septembre sur toute la ligne, depuis l'Oise jusqu'à la région de la Woevre, sans qu'en aucun point la situation au subi des changements importants.

"1. A notre aile gauche, sur les hauteurs au nord de l'Aisne, nous avons légèrement progressé contre certaines positions ennemies. Trois contre-attaques, dirigées par les Allemands contre les Anglais, ont échoué. De Craonne à Reims, nous avons nous-même repoussé quelques violentes contre-attaques exécutées pendant la nuit L'ennemi a vainement essayé de prendre l'offensive contre Reims.

"2. Au centre, de Reims jusqu'à l'Argonne, l'ennemi s'est retranché en construisant d'importantes fortifications, et a adopté une attitude exclusivement défensive. A l'est de l'Argonne, dans la région de la Woevre, la situation n'est pas changée.

3. A notre aile droite, en Lorraine et dans les Vosges, l'ennemi occupe des positions retranchées, dans le voisinage de la frontière, et se tient sur la défensive."

L'armée du Kronprinz a enfin fait face à ceux qui étaient à sa poursuite à Montfaucon, au nord de Verdun, probablement encouragée par l'annonce de renforts venant des garnisons des villes du Rhin. La ligne de bataille est donc maintenant nettement établie, depuis Noyon, à 110 kilomètres au nord-est de Paris, jusqu'à Montfaucon.

Outre la difficulté qu'éprouvent les Allemands à réorganiser leurs forces pour repousser l'attaque sur ce nouveau front de bataille, il est probable qu'ils ont de sérieux ennuis sur leurs arrières. La reprise des hostilités par les Belges ne signifie pas seulement que leur armée a eu le temps de se reposer et de se reformer, mais que, selon toute probabilité, les bruits qui ont couru, au sujet de renforts qui seraient parvenus au roi Albert, sont vra[illegible]

La tentati[illegible] tomberait à 2 chez ont faite[illegible]lés. Prévenir la typhoïde Reims, as une armée de un million, acharné

Près de Reims, les Allemands ont attaqué en force dans l'espoir de percer nos lignes. Ils sont parvenus près de la ville, mais ont fini par être repoussés et battus par les Français, qui leur ont infligé de grosses pertes. La nuit était noire comme de l'encre, et les Allemands s'avancèrent, enfonçant jusqu'à la cheville dans la boue, rien que pour se voir, presqu'entourés et taillés en pièces par nos canons de 75 millimètres et par nos mitrailleuses qui avaient été mises en position précisément en vue d'une semblable attaque.

A l'aile gauche des alliés le combat a aussi été extrêmement sévère. Le plus fort de l'attaque a été supporté par les Anglais, qui ont repoussé une demi-douzaine de tentatives de l'extrême droite de l'armée du général Von Kluck, de passer entre l'armée anglaise du général Pulteney et les troupes françaises qui la supportent.

Par trois fois l'infanterie allemande essaya d'écraser les lignes des alliés, et chaque fois elle se vit repoussée avec de grosses pertes.

A la dernière tentative les Anglais firent une contre-attaque, pénétrèrent dans les lignes allemandes, et, chargeant à la baïonnette, taillèrent en pièces toute une brigade allemande.

Les opérations françaises en Haute-Alsace ne sont pas contestées; les villes de Thann et d'Altkirch ont été réoccupées hier. On l'a officiellement annoncé ici en laissant entendre qu'une nouvelle tentative était faite de faire reculer les Allemands sur Strasbourg.

* * *

Londres, 20.—Dans le cas présent, comme dans chaque fois que la lutte a subi une crise sur le front de bataille, en France, le public, en Allemagne aussi bien qu'en Angleterre et en France, est obligé de se contenter de maigres nouvelles sur la marche des opérations. L'expérience a prouvé que des communications détaillées ne sont publiées qu'après la retraite ou de la défaite temporaire d'une des armées.

Le communiqué de ce matin annonce laconiquement que la bataille fait rage sur toute la ligne, qui s'étend, grosso modo, de Noyon, sur l'Oise, à la forteresse allemande de Metz, et que, sauf un léger recul de l'aile droite allemande, aucun avantage décisif n'a été pris d'un côté ni de l'autre.

Il semble probable que les efforts des alliés se sont concentrés en trois luttes suprêmes:

1. Déloger les Allemands des hauteurs de l'Aisne;

2. Passer au centre entre la 4e et la 5e armée allemande;

3. Tourner l'aile droite de l'armée du général Von Kluck.

On considère que les positions occupées par les 4e et 5e armées allemandes ne sont pas aussi fortes que celles des autres points de leur ligne. D'autre part, si l'attaque de flanc réussissait, les lignes de chemin de fer, dont les Allemands ont le plus grand besoin, seraient coupées.

Quoiqu'on ne puisse faire que des suppositions sur le prochain mouvement effectué par l'une ou l'autre armée, la presse de Londres s'appesantit aujourd'hui sur la possibilité que les Allemands ne s'acharnent à maintenir leurs positions actuelles qu'en vue de gagner du temps et de permettre ainsi au kaiser d'amener en toute hâte de nouvelles troupes sur sa frontière de l'est.

Londres, 20.—Le correspondant de l'Exchange Telegraph Co., à Paris télégraphie ce soir:

"Un compte-rendu compréhensible de la bataille de cinq jours sur l'Aisne, bataille que l'on décrit comme la plus acharnée qui ait eu lieu jusqu'ici sur ce théâtre-ci de la guerre, a été fait aujourd'hui par un officier français qui vient d'arriver à Paris.

"Dans la matinée du 14 septembre, les Allemands cessèrent le feu, dit l'officier, mais dès l'après-midi, la bataille reprit et devint générale.

"Pendant toute la journée suivante, l'action fut intermittente, les Allemands attendant évidemment des renforts.

"Pendant la nuit, cependant, ils se livrèrent à une attaque furieuse à notre extrême gauche, mais les troupes anglaises et françaises soutinrent vaillamment leur assaut et les repoussèrent à dix reprises différentes, leur infligeant des pertes effrayantes.

"Les Allemands revenaient cependant à la charge, s'efforçant de percer les lignes françaises. Il ne s'était rien produit de semblable depuis le commencement de cette campagne. L'ennemi lançait sur nous d'épaisses masses de troupes, s'efforçant d'arrêter notre marche en avant et, quand l'aube parut, non seulement nous avions maintenu nos positions, mais encore nous avions fait de légers progrès.

Le duel d'artillerie continua pendant toute la journée du lendemain. Le matin du 17 il y eut un autre combat acharné. Cette fois-là nous avons fait reculer les Allemands de dix kilomètres, leur capturant 600 hommes et un bon nombre de mitrailleuses.

LA GUERRE AERIENNE

Un aviateur allemand tué par un aviateur français

Paris, 20 septembre.—Les journaux racontent l'histoire d'un duel dans les airs entre un aviateur français et un aviateur allemand, qui a eu lieu dans un endroit dont le nom n'est pas cité, pendant une bataille.

Après avoir fait manoeuvrer longtemps son appareil, le Français réussit à survoler la machine de l'aviateur allemand. Tous deux échangèrent des coups de revolver. L'aviateur allemand fut sérieusement blessé et sa machine, après avoir capoté, vint s'abattre au milieu des troupes anglaises. Il était mort quand on le releva.

Bordeaux, 20 septembre. — Le correspondant du "Temps" à Troyes a communiqué la dépêche suivante:

"Si l'on en croit les prisonniers qui ont été blessés, les aéroplanes allemands ont été mis hors d'action par suite du manque de gazoline.

"Les aviateurs français au contraire, ont rendu d'immenses services. L'un d'entre eux a jeté une bombe à un endroit où il y avait une bifurcation, aussi dix trains remplis de Prussiens qui avaient battu en retraite, n'ont-ils pas pu avancer plus loin.

"Parmi les derniers prisonniers qui soient arrivés à Troyes se trouvaient 17 soldats de la Garde impériale qui avaient été fait prisonniers dans la forêt située près de Vitry-le-François.

"Les insignes de la Croix-rouge étaient épinglés à leurs manches, ce qui éveilla des soupçons. Ils ont été envoyés dans une ambulance française où leurs qualifications seront vérifiées.

"Les automobilistes militaires racontent que les alentours des champs de bataille sont remplis de traînards allemands qui fréquemment tirent sur les convois français.

DOCUMENT INTERESSANT

Les Allemands auraient lancé un ordre de mobilisation avant le 10 juillet

Paris, 21.—Un communiqué annonce que des documents intéressants ont été trouvés sur le général allemand Friese, qui fut fait prisonnier et amené à Paris le 14 septembre.

Parmi ces documents se trouvait une lettre dans laquelle il était question d'une punition sévère infligée à un officier de réserve pour n'avoir pas répondu à l'ordre de mobilisation; cette lettre portait la date du 10 juillet.

Une dépêche, adressée au général von Kluck, pendant la retraite, lui annonçait que les troupes du général Friese n'avaient plus de munitions et que s'il n'en recevait pas tout de suite, il serait perdu.

Le communiqué confirme que le général Friese avait tenté de se suicider avant qu'il fût fait prisonnier.



UNE REPONSE EVRESIDENT WILSON DU PASIVE

Les délégués remettent au président Wilson la protestation du gouvernement belge contre les atrocités commises par les Allemands en Belgique

DELEGATION BELGE A WASHINGTON

Washington, 17.—La députation belge, désignée par le roi Albert pour remettre au gouvernement américain une protestation contre les atrocités commises par les Allemands en Belgique, a été reçue hier par le président Wilson.

Cette députation est composée de MM. Henri Carton de Wiart, ministre de la justice et envoyé extraordinaire du roi Albert; Emile van de Velde, ministre d'Etat et chef du parti socialiste belge; Louis de Sadeleer, député; Paul Hymans, professeur d'histoire parlementaire à Bruxelles et qui pendant quinze ans fit partie de la chambre des députés, et du comte de Lechtervelde, fils de l'ancien ministre de Belgique à Washington et secrétaire de la présente députation.

Accompagnés de M. Havenith, ministre de Belgique à Washington, les envoyés du roi Albert se rendirent à 2 heures au département d'Etat. Ils furent reçus par M. Bryan qui les conduisit à la Maison Blanche et les présenta au président Wilson.

M. Carton de Wiart, chef de la députation prit alors la parole en ces termes:

"Excellence,

"Sa Majesté le roi des Belges, nous a chargé d'une mission spéciale auprès du président des Etats-Unis.

"Laissez-nous vous dire combien nous nous sentons honorés d'avoir été désignés pour exprimer les sentiments de notre roi et de la nation belge tout entière, à l'illustre homme d'Etat que le peuple américain a appelé à la plus haute dignité de la république.

"En ce qui nous concerne, j'ai pu, au cours d'un voyage précédent, apprécier les nobles vertus de la nation américaine et je suis heureux de l'occasion qui se présente, de pouvoir exprimer l'admiration que j'en ai éprouvée.

"Au moment même où son indépendance fut proclamée, la Belgique a été déclarée pays neutre. La neutralité perpétuelle de ce pays, garantie par les grandes puissances, a été récemment violée par une de ces puissances. Si nous avions consenti à abandonner notre neutralité au profit d'un des pays belligérants, nous aurions trahi nos obligations envers les autres. C'est le sentiment de nos devoirs internationaux aussi bien que celui de notre dignité et de notre honneur, qui nous a poussés à la résistance.

"Les conséquences de la résistance, pour la nation belge, ne se sont pas simplement bornées aux préjudices causés par la marche de l'armée des envahisseurs. Cette armée a non seulement saisi une partie de notre territoire, mais elle a commis des actes incroyables de violence dont la nature est contraire aux droits de l'humanité.

"De paisibles habitants ont été massacrés, des êtres sans défense, des femmes et des enfants ont été outragés, des villes ouvertes et non défendues ont été détruites, des monuments historiques et religieux ont été réduits en poussière, et la fameuse bibliothèque de l'université de Louvain a été livrée aux flammes.

"Notre gouvernement a nommé une commission officielle d'enquête pour relever minutieusement et impartialement les faits et fixer les responsabilités; j'aurai l'honneur de remettre à Votre Excellence le compte-rendu de cette enquête.

"Dans cet épouvantable holocauste qui s'étend à toute l'Europe, les Etats-Unis ont adopté une attitude neutre. C'est pour cette raison que votre pays est en situation de juger sans partialité les conditions dans lesquelles se déroule cette guerre.

"C'est à la demande, et même pour l'initiative des Etats-Unis, et adopté à La Haye une loi fixant les droits et usages de la guerre. que toutes les nations ont formulé

"Nous nous refusons à croire que la guerre a aboli la grande famille formée par les nations civilisées et anéanti des conventions librement consenties.

"Le peuple américain a toujours manifesté son respect pour la justice, sa soif de progrès et son attachement instinctif aux lois de l'humanité. Il a ainsi acquis une influence morale qui est reconnue par le monde entier. C'est pour cette raison que la Belgique, liée à vous par des relations de commerce et d'amitié, se tourne vers le peuple américain en ce moment pour lui faire connaître la vérité. Résolue à continuer la lutte pour la défense de sa souveraineté et de son indépendance, la Belgique considère qu'il est de son devoir d'attirer l'attention du monde civilisé sur les innombrables violations des droits de l'humanité dont elle est victime.

"Notre foi dans votre équité, notre confiance dans votre justice, votre esprit de générosité et votre sympathie, tout cela nous a conduits à notre mission d'aujourd'hui."

M. Carton de Wiart a remis ensuite au président les documents fournissant les résultats de l'enquête officielle en Belgique.

Ces documents relatent: .

1. Les exécutions sommaires et les incendies de Linsneau; 2. Les mêmes faits à Velm; 3. Les tortures infligées à un vieillard de Neerhespen qui fut pendu par les pieds et brûlé vif; les mutilations de plusieurs habitants (trop horribles pour être décrites); violences sur les jeunes filles et les enfants; 4. Assassinat d'un officier blessé à Haelen; 5. Le même fait à Orsmal; 6. Coups de feu sur les ambulances à Hellonge-sur-Geer, Barchon, Pontisse, Haelen, Zelk; 7. Blessés maltraités et assassinés; 8. Emploi du drapeau belge pour tromper les troupes; 9. Massacre de soldats désarmés à Liége; 10. Usage du drapeau blanc pour laisser les soldats belges approcher de confiance et ouvrir le feu sur eux.

Ces documents fournissent également des détails sur la destruction de Louvain, les atrocités commisses sur des jeunes filles dans de nombreuses localités, les massacres d'Aerschot, etc.

Dans sa réponse à la délégation belge, le président Wilson a dit:

"Permettez-moi de dire avec quel sincère plaisir je vous reçois comme représentants du roi des Belges. Le peuple américain éprouve, pour le peuple belge, une grande amitié et une profonde admiration.

"..Je vous remercie pour les documents que vous m'avez remis. Je leur consacrerai ma plus grande attention.

"..Vous ne vous attendez pas, j'en suis sûr, à ce que j'en dise plus actuellement. Je prie Dieu pour que cette guerre finisse bientôt. Le jour du réglement viendra et, j'en suis sûr, les nations européennes s'assembleront pour en fixer les conditions. Les torts encourus et leurs conséquences seront alors déterminés.

"..Pour l'instant, il serait incompatible avec notre neutralité, d'exprimer un jugement définitif."

Aux protestations qu'il a reçues du président Poincaré et de l'empereur allemand, M. Wilson a répondu par des télégrammes conçus à peu près dans les termes de sa réponse à la délégation belge.

ST-BONIFACE

Tridum au Carmel de Saint-Boniface pour célébrer le troisième centenaire de la béatification de Sainte Thérèse de Jésus.

Programme

Les 13, 14 et 15 octobre 1914.

1er jour, mardi, 13.—Messe à 9 heures. Sermon par S. G. Mgr Béliveau. Chant par les élèves du collège de Saint-Boniface. Salut du T. S. Sacrement à 3 heures p. m. Sermon par un R. P. Jésuite. Chant par les RR. SS. Grises de la Croix.

2me jour, mercredi, 14.—Messe à 9 heures. Sermon par un R. P. Oblat. Chant par les Junioristes Oblats. Salut du T. S. Sacrement à 3 heures de l'après-midi. Sermon par M. l'abbé Prud'homme. Chant par les RR. SS. des SS. NN. de Jésus et Marie.

3me jour, jeudi, 15.—Messe à 9 heures. Sermon par S. G. Mgr l'archevêque. Chant par les élèves du Petit Séminaire. Salut du T. S. Sacrement à 3 heures. Sermon par M. l'abbé Joubert. Chant par les Missionnaires Oblates du S. C. et de M. I.

* * *

Bénédiction de Sa Sainteté Benoit XV

Le 5 septembre S. G. Mgr l'archevêque a adressé au nouveau Pape la dépêche suivante:

"L'archevêque et les suffragants de Saint-Boniface, Canada envoient l'assurance de leur obéissance, de leur vénération, de leur amour, et sollicitent la bénédiction apostolique pour eux et leurs fidèles."

Le 7 septembre, S. E. le Cardinal Ferrata répondit:

"Le Saint Père, agréant vos hommages, vous remercie et vous bénit de coeur, ainsi que le clergé et les fidèles de l'archidiocèse entier."

Le 5 septembre S. G. Mgr l'archevêque avait aussi adressé à S. E. le cardinal Ferrata, le nouveau secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, la dépêche suivante:

"Hommages de vénération et de confiance."

Le 10 septembre, Son Eminence répondit à Sa Grandeur Mgr l'archevêque:

"Je remercie cordialement Votre Grandeur de ses aimables félicitations."

* * *

Dates des ordinations de M. l'abbé A. Moreau, actuellement secrétaire de Sa Grandeur, ancien élève du Grand Séminaire de Québec.

23 septembre, mercredi, à 8 heures p. m., ordres moindres.

24 septembre, jeudi, à 6.50 heures a.m., fête de Notre-Dame de la Merci, Sous-diaconat.

30 septembre, mercredi, à 6.50 heures a.m., fête de Saint Jérôme, Diaconat.

4 octobre, dimanche, à 6.30 a.m. ordination à la prêtrise.

Toutes ces ordinations auront lieu dans la chapelle du Petit Séminaire de Saint-Boniface.

SEPULTURE

15 septembre, Méréide, fille de Jules De Keizer, décédée à l'âge de 8 mois.

* * *

BAPTEMES

17 septembre. Marie-Irène-Yvonne, fille de Joseph-Madore Gélinas et de Mérilda Pichette. Parrain, F.-A. Pichette; marraine: Yvonne Duhamel.

20 septembre. Marie-Sara-Alexandrine, fille de Joseph-Dosithé Pelletier et de Donalda Fréchette. Parrain, Elzéar Lagimodière; marraine, Sara Goulet.

20 septembre. Joseph-Donat-Lucien, fils de Henri Therrien et de Anna Mireault. Parrain, Eugène Granger; marraine, Albertine Riopel.

21 septembre. Marie-Blanche-Reine, fille de Elie Rondeau et de Clarine Tardif. Parrain, Thomas Tardif; marraine, Sophie Pouliot.

L'AIDE AUX DRAPEAUX

NOUVELLES SOUSCRIPTIONS

Alex Bernier	$ 25.00
Leo Schams	19.75
Army and Navy Veteran Contingent	100.00
Edille E. Kirby	5.00
Entremis par Mmes Gautier, Bourgouin et Haggarty	8.00
Robert Mulvey	5.00
C. de Jardin	20.00
James McLean	20.00
H. F. Lewis	10.00
Sir R. P. Roblin	100.00

Le Secrétaire,
Octave Rodts.

Société de l'Aide aux Drapeaux. Bureau à l'Ecole Normale, Saint-Boniface. Patron, Hon. Jos. Bernier; président actif, Capt. F.-E. Gautier; trésorier, J.-H. Bourgouin; secrétaire, Octave Rodts.

Les femmes des réservistes français et belges du Manitoba sont priées de s'adresser au secrétaire de notre société.

L'HEROISME FRANCAIS

La fin d'un monstre et la mort d'un héros

Paris, 21.—Sous le titre "La fin d'un monstre et la mort d'un héros", le "Matin" donne une histoire de guerre qui met en valeur l'héroïsme de la jeunesse française. L'authenticité de cette histoire est garantie par un sénateur français qui fournit à l'appui des noms de personnes et de lieux.

"M. Paulat, sénateur du Cher, dit le "Matin", raconte qu'à Lourches, village minier du département du Nord, un lieutenant allemand, à la tête d'une demi-compagnie, fit arrêter quinze mineurs et donna l'ordre de les fusiller. Un sergent français blessé était étendu près de là au fond d'un fossé; outré de la cruauté dont il était témoin il épaula son fusil et tua l'officier allemand.

"Immédiatement saisi par les Allemands, il fut frappé à coups de crosses et à coups de pied puis traîné auprès des mineurs prisonniers. Il y eut alors un court délai, les soldats attendant des ordres de leur capitaine; le sergent blessé en profita pour demander de l'eau à boire. Un jeune garçon, nommé Emile Després, témoin de cette scène, s'empressa d'apporter au blessé l'eau demandée. Le capitaine, arrivant sur les lieux à temps pour assister à cet incident, traita le jeune Després de gredin et de scélérat et déclara qu'il serait fusillé avec les autres, puis changeant tout à coup d'avis, il dit au jeune homme qu'il lui donnerait la vie sauve à la condition que lui, Després, tuerait le sergent de ses mains, pendant que le peloton d'exécution fusillerait les quinze mineurs. Après une seconde de réflexion l'enfant accepta, et s'empara du fusil qu'on lui tendait. Le commandement "Feu" retenti, les quinze mineurs s'affaissèrent sur le sol, mais en même temps le capitaine lui aussi tombait, raide mort. Le jeune Després s'était retourné et avait tiré sur lui à bout portant.

"Une minute plus tard, il tombait mort lui-même, le corps criblé de coups de baïonnette.

"On a ouvert une souscription pour élever un monument au jeune héros."

"L'Echo de Paris" porte à la connaissance du public la superbe conduite de Mme Macerez pendant l'occupation de Soissons par les Allemands.

A l'arrivée de l'ennemi, les autorités de la ville avaient fui; Mme Macerez les remplaça.

"Il n'y a pas de maire, dit-elle aux officiers allemands, mais je le remplacerai et je me porte garant de tout et de tous".

Le rapport officiel remarque que les déprédations commises par l'ennemi ont été notablement moins considérables à Soissons que partout ailleurs.

La "Presse" raconte une entrevue qu'un de ses rédacteurs a eue avec un soldat du 137e d'infanterie nommé Turcot, qui, aidé de son camarade Broussard, s'est emparé d'un drapeau allemand. Turcot est maintenant à l'hôpi[illegible] Montargis, légèreme[illegible]nt que le dos par une balle [illegible] conte modestement son histoire. Il dit qu'il avait perdu son régiment et se trouvait égaré dans un bois, quand il aperçut un porte-étendard allemand blessé qui cherchait à cacher son drapeau. Appelant son camarade à l'aide, Turcot attaqua l'Allemand et s'empara du drapeau. Alors vint la tâche, plus difficile, d'échapper avec le trophée, sous une grêle de balles. Il y réussit, mais son sac porte les traces de dix balles allemandes.

CITES A L'ORDRE DU JOUR

Parmi les braves qui se sont distingués sur le champ de bataille, se trouve Brindejonc des Moulinais

Bordeaux, 16.—Dans l'ordre du jour publié aujourd'hui, on cite de nombreux cas de bravoure, dont voici plusieurs:

"Le soldat Philipe, du 2e bataillon de chasseurs, courut, sous le feu de l'ennemi, au secours de son capitaine, mortellement blessé, et le ramena en lieu sûr. Philipe se rendit huit fois sur la ligne de combat, sous une pluie de projectiles, pour porter de l'eau aux blessés. Il aida également son commandant à rallier les chasseurs dispersés par le feu de l'ennemi.

"Le trompette Martin, du 11e hussards, faisant partie d'une patrouille commandée par le lieutenant de Champigny, ayant vu, pendant une terrible escarmouche contre une patrouille allemande, son supérieur blessé et fait prisonnier, se précipita sur l'officier allemand, le tua et sauva son lieutenant.

"Le sergent aviateur Benoit, mortellement blessé pendant une reconnaissance, a eu le courage de continuer à piloter son avion criblé de balles et à ramener sain et sauf dans nos lignes l'officier observateur.

"Le caporal aviateur Brindejonc des Moulinais a fait de nombreuses reconnaissances durant lesquelles son aéroplane fut sérieusement endommagé par de nombreux projectiles.

"Le 22e bataillon de chasseurs fit, à trois reprises, des charges à la baïonnette contre l'ennemi. A la troisième charge, les officiers Parisot, Durant et Lavoisse, qui conduisaient la charge, tombèrent, mortellement blessés, à dix mètres environ de la ligne des ennemis. Le bataillon réussit à déloger l'ennemi de ses positions, faisant 500 prisonniers."

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

Le kaiser fait des propositions de paix àla Belgique

Paris, 16.—Le "Figaro" dit que l'Allemagne a déjà fait des ouvertures de paix à la Belgique, d'après lesquelles, en retour de certaines concessions, la guerre entre l'Allemagne et la Belgique pourrait être terminée. Ces propositions ont été brusquement repoussées.

Le "Figaro" assure que le général von der Goltz, qui a été nommé gouverneur militaire de la Belgique, par le kaiser, après que l'Allemagne a eu annoncé l'annexation de ce territoire, s'est rendu à Anvers, muni d'un sauf-conduit, et a présenté au gouvernement belge une proposition nette et définie dont on a tenu les termes cachés.

En raison de l'engagement récemment pris par les alliés, le gouvernement belge, dit le "Figaro", s'est refusé à prendre en considération aucune sorte de proposition faite par l'Allemagne.

UN OFFICIER ALLEMAND BIEN RENSEIGNE

Il se figurait que Paris était investi

Paris, 21.—L'histoire suivante qui montre de quelle façon les officiers allemands sont trompés et mal renseignés est extraite du "Figaro."

Un Parisien pénétrait le 7 septembre en motocyclette, dans un département occupé par les Allemands, et était arrêté par un avant-poste. Un officier allemand l'informa qu'il ne pouvait pas continuer son voyage sans sauf-conduit [illegible] tion de retourner à Paris, quand il aurait terminé ses affaires.

L'officier en riant reprit: "Cela vous sera bien difficile."

Mais pourquoi? demanda le Parisien.

"Parce que Paris est investi", répliqua l'officier.

"Mais, ajouta le Parisien, je viens juste de quitter Paris."

L'officier ne put cacher sa surprise. Il appela ses camarades qui tout en discutant, témoignaient leur mécontentement et se montraient fort surpris, mais le permis de circulation, daté de Paris et que leur montra le Parisien acheva de les convaincre.

L'officier lui rendit ses papiers en disant: "Mille remerciements, on nous a réellement bien mal renseigné."

[illegible] La dernière découve[illegible] question- [illegible] *Tribune*: [illegible] "Les Canadiens français [illegible] iger le pa- [illegible] risien lui [illegible] l'inten-

LES ALLEMANDS EMPLOIENT DES BALLES DUM-DUM

Un "Marsouin" est en traitement à Bordeaux pour une horrible blessure causée par une balle explosible

Bordeaux, 17.—Après la protestation adressée par le président Poincaré au président Wilson, protestation qui avait pour but de démontrer la fausseté des accusations prétendant que les soldats français et anglais emploient des balles dum-dum, il est fort à propos de mentionner qu'un soldat appartenant au second régiment d'infanterie coloniale a été opéré hier d'une horrible blessure dans la cuisse, occasionnée par une balle explosive. Le trou fait par la balle, était net et étroit alors qu'à l'endroit où était sorti la balle elle était large de plusieurs centimètres. Les chaires intermédiaires, déchirées, et les tissus entièrement détruits.

Comme le chirurgien procédait à l'opération, le blessé s'écria: "Dire que j'ai servi deux ans au Maroc."

LES ALLEMANDS EN BELGIQUE

Il y en aurait environ 150,000, dit un correspondant

Londres, 20 septembre.—Le correspondant du "Daily Mail" à Ostende, vient d'apprendre que des événements importants se préparaient dans le nord de la Belgique, événements qu'il n'est pas permis pour le moment de divulguer.

Le correspondant ajoute qu'il n'est pas sûr que trois corps d'armée, environ 150,000 hommes, se trouvent actuellement en Belgique, et il communique un rapport qu'il a reçu annonçant que les autorités militaires allemandes avaient averti les habitants de Liége d'avoir à évacuer cette ville.

Le correspondent du "Times" à Gand croit que la plupart des incursions allemandes qui ont eu lieu ces temps-ci dans diverses parties du nord de la Belgique, et dont on n'a pas pu donner la raison dans les rapports publiés sur les combats qui se sont livrés la semaine dernière sur tout le front, n'étaient pas autre chose que les incursions effectuées par 1200 uhlans, qui avaient été envoyés par petits groupes pour découvrir l'endroit où les troupes anglaises débarquaient. On leur avait recommandé de parcourir tout le pays quelque soient les difficultés qu'ils puissent rencontrer, et on avait promis que chaque soldat qui rapporterait les meilleures informations, serait décoré de la Croix de fer.

"Je ne pense pas qu'aucun d'entre eux revienne", a conclu en quelques mots le correspondant en terminant sa dépêche.

Nous n'avons pas droit de rendre misérables ceux que nous ne pouvons rendre bons.

AUX BELGES

Le Consulat de Belgique à Winipeg a reçu du Gouvernement Belge le télégramme suivant:

"Il est loisible aux miliciens belges de prendre service dans les régiments canadiens destinés à renforcer les troupes alliées en Europe."

A.-J.-H. Dubuc,
Consul de Belgique.



CONTRAT DE MALLE

Des soumissions cachetées, adressées au maitre général des Postes, seront reçues à Ottawa jusqu'à midi, vendredi, le 30 octobre 1914, pour le transport des malles de Sa Majesté, de par un contrat de quatre ans, douze fois par semaine aller et retour, entre Otterburne et St-Pierre-Jolys à commencer selon le bon plaisir du maitre général des Postes.

Des avis contenant de plus amples informations quant aux conditions du contrat propose peuvent être vus et des formules de soumission obtenues aux bureaux de poste de Otterburne et de St-Pierre-Jolys et au bureau de l'Inspecteur des bureaux de Poste.

Bureau de l'Inspecteur des bureaux de postes, Winnipeg, Man., 18 septembre, 1914.

H. H. PHINNEY,
Inspecteur des bureaux de poste.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions. patente de préemption peut être ob-

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.